HISTOIRE POPULAIRE DES PAPES

SAINT PIERRE

ET

LES TEMPS APOSTOLIQUES

(Ier SIÈCLE)

PAR

J. CHANTREL.

2e édition.

I

PARIS

C. DILLET, LIBRAIRE,

Éditeur du *Messager de la Semaine*,

15, RUE DE SÈVRES, 15

1862



PRÉFACE.

Avant d'avoir complétement terminé notre *Histoire populaire des Papes*, nous nous voyons obligé d'en rééditer les premiers volumes. L'accueil fait par le public à notre œuvre, malgré ses imperfections, nous montre ainsi qu'elle répond à un besoin de notre temps. Nous avons reçu des encouragements qui nous font une obligation de la perfectionner autant qu'il dépend de nous, et autant que cela est possible avec le cadre restreint dans lequel nous devons nous renfermer. Nous savons que des traductions se font à l'étranger, l'une en Allemagne, l'autre en Italie, à mesure que paraissent nos petits volumes ; de vénérables évêques nous ont donné de pré-

cieux témoignages de leur satisfaction; nous avons reçu un grand nombre de lettres conçues dans le même sens, avec des avis dont nous tiendrons compte dans cette seconde édition. Quelques-uns de nos volumes recevront de grandes améliorations; l'histoire de quelques Pontificats sera entièrement remaniée; nous ferons enfin tous nos efforts pour que notre ouvrage réponde et à l'accueil qui lui est fait, et à la grandeur du but que nous nous proposons d'atteindre.

Meudon, en la fête de saint Pierre et de saint Paul, 29 juin 1862.

Lettre de Mgr Gignoux, évêque de Beauvais.

« Mon cher monsieur Chantrel,

« Vous avez bien voulu m'envoyer les cinq premiers volumes de votre *Histoire des Papes*. Je vous en remercie. C'est du fond du cœur que je bénis une entreprise si catholique, si opportune dans les circonstances où nous sommes, si digne de votre cœur chrétien, et si éminemment

utile; car, hélas! l'histoire de l'Église et de ses Pontifes est trop ignorée, même des personnes qui ont d'ailleurs quelque instruction. En éditant une *Histoire populaire des Papes*, vous rendez un grand service à la religion. Puisse votre ouvrage se répandre dans les maisons d'éducation et se trouver entre les mains de tous ceux qui aiment la vérité et la recherchent avec droiture d'âme!

« Adieu, je vous renouvelle l'assurance de mes sentiments bien affectueux.

« † JOS. AR.,
« Évêque de Beauvais, Noyon et Senlis. »

Lettre de Mgr de Ségur, chanoine-évêque de Saint-Denis.

« Cher Monsieur,

« A l'occasion de la publication du dix-septième volume de votre *Histoire populaire des Papes*, où vous montrez si bien que la plupart des accusations dressées contre la mémoire du pape Alexandre VI ne sont que des calomnies et des préjugés sans fondement historique, permettez-moi de vous

féliciter de votre catholique entreprise, qui touche à sa fin et qui a déjà fait tant de bien. Réhabiliter les Papes, les chefs de l'Église de Dieu sur la terre, les pères de l'humanité régénérée, calomniés par l'hérésie et l'impiété, méconnus et abandonnés, ou du moins à peine défendus par une foule d'écrivains trop peu catholiques, quelle grande et sainte pensée ! Dieu vous en récompensera largement ; s'il a promis le royaume du ciel aux moindres œuvres de charité faites, pour son amour, au moindre de ses enfants, que ne donnera-t-il pas aux courageux défenseurs des droits sacrés de l'honneur de ses Vicaires, qui sont les premiers d'entre tous les chrétiens, les fils aînés de sa famille, plus comblés que tous les autres des dons de sa grâce souveraine ?

« Je prie Notre-Seigneur de bénir vos travaux passés, présents et futurs, et de faire porter à tous ces petits livres le fruit que nous en espérons tous.

« Tout à vous et bien cordialement,

« L. DE SÉGUR,

« Chanoine-évêque de Saint-Denis. »

INTRODUCTION.

Il y a dans le monde une puissance d'un caractère tout particulier, et dont l'existence doit frapper les esprits attentifs. A Rome, à l'endroit même où régnèrent autrefois les empereurs les plus redoutés, maîtres d'une grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, chefs d'armées innombrables, et possesseurs de fabuleuses richesses, dans la ville des Scipions, des Pompée, des César, des Auguste et des Trajan, dans la ville dont les citoyens s'appelaient le *peuple-roi*, on voit se succéder depuis des siècles des vieillards, des prêtres, à peu près dépourvus d'armée, souvent chassés et exilés, toujours combattus, toujours en butte aux entreprises des puis-

sants, aux sarcasmes des impies, au mépris des indifférents, et cependant ces vieillards n'ont qu'à élever la voix, pour que deux cent millions d'hommes écoutent et obéissent ; il suffit que leur trône s'ébranle pour que tous les autres chancellent ; qu'ils soient forcés de quitter leurs États pour que l'on sente aussitôt un vide qui jette l'effroi dans les âmes les plus intrépides.

Quelle est la cause de cet étrange phénomène ? Que sont donc ces vieillards si faibles, qui occupent une si grande place dans les affaires humaines ? D'où viennent-ils ? Qui leur a donné cette influence ? Comment ont-ils succédé aux empereurs romains ? Comment ont-ils pu établir dans le monde une domination morale si étonnante ?

Chercher sur la terre l'explication du phénomène, c'est vouloir chercher longtemps et ne trouver jamais ; c'est se placer en face d'un mystère incompréhensible, car il y a là autre chose que l'œuvre de l'homme.

Ceux qui connaissent l'humanité savent par quels moyens on la gagne : la force ou la corruption, voilà les deux grands instruments de conquête ou de séduction ; frapper de terreur ou flatter les passions, voilà les deux routes de la puissance. Pour cela, il faut avoir d'autres hommes sous la main, il faut des richesses, de l'éloquence ; il faut des armes pour vaincre les résistances, des richesses pour gagner des créatures, de l'éloquence pour entraîner ; il faut pouvoir offrir des plaisirs, faire de séduisantes promesses, charmer les cœurs par les riantes perspectives de l'avènir, ou les épouvanter par l'appareil terrible d'une puissance sans pitié.

Les vieillards qui règnent au Vatican n'ont pris aucun de ces moyens, n'avaient aucune de ces ressources. Le premier d'entre eux, celui qui fonda leur empire, était un pauvre pêcheur juif, sans fortune, sans éloquence, dont tous les instruments de séduction furent de prêcher un Dieu crucifié, de combattre les passions, de proscrire

les plaisirs, de tonner contre les richesses, de reprocher aux grands leurs crimes, et de dire aux petits d'obéir, malgré les crimes et les iniquités de leurs maîtres. Et ses successeurs ont fait comme lui. Pendant trois siècles, ils n'ont offert d'autre séduction que celle du martyre, ils n'ont eu d'autres armes que la croix, d'autres soldats que des hommes pauvres et désarmés comme eux; c'est ainsi qu'ils ont renversé les Césars.

Si l'on trouve cela naturel, il n'y a plus de miracles. Le christianisme, d'ailleurs, la religion dont ces vieillards, ces rois, ces pontifes, ces papes, sont les chefs, est la seule qui ait résisté à trois siècles de persécutions. Elle est la seule qui ait résisté à dix-huit siècles d'attaques continuelles de la-part des rois, des philosophes, des hérétiques, des impies et de toutes les passions conjurées pour sa ruine. Le miracle de son établissement et de son existence, malgré tant d'obstacles, est la plus éclatante preuve de sa divinité; il explique en même temps

cet autre miracle d'une royauté qui se soutient à travers les siècles, qui a précédé toutes celles qui existent actuellement et qui leur survivra, malgré toutes les causes apparentes de faiblesse et de ruine qu'elle porterait en elle-même, si elle n'était pas divine.

La Papauté mérite donc d'être étudiée avec un soin particulier. C'est elle qui a présidé au développement de la civilisation moderne ; c'est grâce à son impulsion que le christianisme s'est répandu jusqu'aux extrémités de la terre ; c'est elle encore qui maintient dans le monde le règne de la vérité et de la véritable indépendance de la conscience.

Otez la Papauté, et voyez ce que devient le monde. Aussitôt l'Église catholique se déchire en mille sectes, elle perd son influence, elle n'est plus que l'instrument du premier despote venu, qui achève de la tuer, parce qu'il n'y a plus d'Église, plus de religion, où il n'y a plus d'indépendance religieuse. Voyez ce qu'est la religion sous

le sceptre des autocrates de la Russie et des tristes sultans de Constantinople. L'Église catholique abattue, c'est la fin du christianisme, car les sectes chrétiennes ne conservent un peu de vie que par l'action incessante que l'Église exerce sur elles, sans qu'elles s'en doutent elles-mêmes. Il y a longtemps qu'elles ne seraient plus des sectes religieuses, si l'Église catholique n'avait conservé la vérité entière, et ne les éclairait encore de loin.

Et quand le christianisme aura disparu de la terre, s'il pouvait jamais disparaître, où en sera le monde? Il suffira de la diminution de la foi pour amener les plus terribles catastrophes. Plus de frein aux passions, plus de frein à la tyrannie; un amour insatiable de voluptés et de jouissances, une facilité de despotisme, une fureur de servitude dont on ne peut se faire idée, et les corps comme les âmes se dégraderont, s'aviliront en allant jusqu'aux dernières limites de la décadence humaine : ce sera la fin de l'humanité.

La Papauté est vraiment le soleil du monde moral : ôtez-la, il n'y a plus que ténèbres, parce que c'est elle qui garde la vérité, qui maintient la morale et qui éclaire les consciences. Le Pape est le vicaire de Jésus-Christ, Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie; sans le Pape, il n'y a donc plus de route tracée, c'est l'erreur, c'est la mort.

Nous ne voulons pas ici entrer dans de longs raisonnements; nous avons voulu, au contraire, en écrivant une *Histoire populaire des Papes*, montrer par les faits ce que les raisonnements ne font voir qu'avec beaucoup plus de peine et sans autant de profit; mais nous soumettrons ici à nos lecteurs une réflexion qui devra les frapper.

La Papauté est de nos jours, comme elle l'a toujours été d'ailleurs, en butte à des attaques multipliées. Les hommes, dans leurs rapports avec elle, peuvent se classer en quatre divisions bien tranchées : il y a les indifférents, qui sont peu nombreux, les amis dévoués, les ennemis déclarés, et ces

hommes de juste-milieu que l'on retrouve à toutes les époques et dans toutes les discussions. Nous n'avons pas à nous occuper des indifférents, ceux-là ne comptent pas dans les grandes questions qui préoccupent l'humanité, puisqu'ils ne vivent pas de la vie intellectuelle, puisque ce qui remue les plus hautes intelligences ne les émeut pas. Mais le nombre de ces hommes est petit; il y en a peu, au fond, qui ne prennent aucun intérêt aux grandes querelles religieuses, et une indifférence apparente ne fait habituellement que cacher une véritable hostilité : « Celui qui n'est pas pour moi est contre moi, » a dit Jésus-Christ, et cette parole divine est profondément vraie : quand il s'agit de la vérité, on l'aime ou on la déteste; il ne peut guère y avoir d'indifférence que dans l'ignorance.

Les indifférents retranchés, restent les amis dévoués, les ennemis déclarés, et les hommes de juste-milieu.

Où sont les amis dévoués? Qu'on regarde, et qu'on dise si jamais cause a pu se vanter

de posséder des défenseurs plus honorables : tous les évêques, tout le clergé, la très-grande majorité des catholiques, et même des hérétiques et des hommes d'Etat qui ne font pas profession de pratiquer la religion catholique. Voilà l'innombrable armée qui se range du côté de la Papauté, et c'est dans cette armée que se trouvent les plus admirables dévouements, les plus héroïques vertus, les plus beaux caractères.

En est-il de même dans l'armée opposée? Ceux qui demandent, plus ou moins ouvertement, plus ou moins directement le renversement de la Papauté, ont-ils les mêmes titres à faire valoir? Quels qu'ils soient eux-mêmes, quels sont ceux qui les écoutent? Ce sont d'abord les ennemis naturels de l'Église catholique; l'inimitié de ceux-ci ne peut que prouver en faveur du maintien de la Papauté. Ce sont ensuite les ennemis de toute religion; leur témoignage n'a pas plus de valeur. Et est-ce parmi ceux qui les écoutent que l'on trouve les plus nombreux dévouements, les vies

les plus exemplaires, les plus austères vertus, les caractères enfin qui inspirent le plus de confiance et d'estime? Disons le mot franchement, en hommes qui aiment la vérité et qui s'adressent à des amis de la vérité : On trouve les amis du Pape dans les églises, dans les hôpitaux, dans la mansarde du pauvre, au foyer domestique, dans toutes les bonnes œuvres, au milieu des sauvages qu'ils cherchent à convertir, partout en un mot où il se fait quelque bien ; on trouve la plupart des ennemis du Pape dans les cabarets, dans les cafés, dans les clubs, dans les lieux de débauche et de plaisir, rarement au sein de la famille, plus rarement encore dans les bonnes œuvres, trop souvent dans les endroits où règnent le désordre et le tumulte.

Restent les hommes de juste-milieu, qui aiment à se distinguer de la foule, qui se croient plus sages que les autres parce qu'ils ne se prononcent absolument ni pour ni contre, et qui disent : Nous ne voulons pas renverser la Papauté, elle a fait trop de

bien et elle est encore utile; mais nous voulons la réformer; c'est une institution vieillie qu'il faut rajeunir; l'humanité a marché plus vite qu'elle; il faut la remettre au pas; il faut la faire participer au progrès.

Nous n'hésitons pas à dire que ces esprits sont les plus dangereux. Les ennemis déclarés le sont moins: leur hostilité même met en garde contre eux; les esprits de juste-milieu, en se donnant comme des amis désintéressés, et comme des juges impartiaux, sont plus capables de séduire. Pour les combattre, il faut les forcer de préciser, leur demander sur quels points la Papauté n'est plus à la hauteur du siècle. Le dogme catholique n'est-il plus vrai? Ils se garderaient bien de le dire. La morale catholique n'est-elle plus bonne, et l'humanité a-t-elle une morale supérieure? Ils ne le disent pas davantage : ils savent bien qu'avant d'atteindre à la perfection morale dont l'Évangile nous a tracé l'idéal, l'humanité a encore bien des progrès à faire.

Mais on trouve que la Papauté se met en contradiction avec les tendances, avec les aspirations modernes, dans sa discipline, dans ses canons; on trouve qu'elle a tort de défendre son existence temporelle par des armes empruntées au spirituel; on trouve qu'elle ne se montre pas assez amie de la liberté, en un mot, qu'elle est arriérée.

Il faudrait un volume pour répondre à ces objections; nous avons essayé de le faire ailleurs [1]. Mais, après avoir répondu par des raisonnements, nous avons pensé qu'il serait utile de répondre par des faits. Un philosophe ancien niait le mouvement; son adversaire se mit à marcher devant lui, la démonstration était complète. On accuse la Papauté dans son passé et dans son présent; nous la montrerons dans son passé et dans son présent, et l'on verra si elle mérite les reproches qu'on lui adresse.

On a été jusqu'à dire que l'histoire de la

[1] Dans nos deux ouvrages intitulés : *le Roi Pie IX*, et *la Royauté pontificale*.

Papauté est une histoire honteuse, que ceux qui aiment la religion doivent cesser de la faire connaître, et que le simple récit de la vie de certains Papes mènerait en police correctionnelle l'écrivain qui oserait le publier. Nous verrons s'il en est ainsi; nous verrons si, au contraire, cette longue histoire de dix-huit siècles, et cette longue série de plus de deux cent cinquante pontifes, ne forme pas la plus merveilleuse et la plus étonnante histoire. Si nous rencontrons quelquefois des scandales, nous saurons quelles en ont été les causes, et s'ils doivent retomber sur l'institution elle-même. Nous aurons, au reste, plus d'une occasion de montrer que les scandales ont été exagérés, et que l'on a outragé la mémoire de plus d'un Pape qui n'a pas mérité cette flétrissure. Les historiens ennemis de la religion catholique se répètent les uns les autres, et ils finissent ainsi par former, en apparence, une masse de témoignages qui n'ont aucune base sérieuse; les historiens érudits et sincères, catholiques, pro-

testants ou philosophes, ont beau remettre dans leur véritable jour les faits qui ont été altérés, le troupeau vulgaire des historiens continue de suivre la même voie, et la calomnie se propage de siècle en siècle; elle pénètre dans les masses, sans que la vérité puisse y trouver accès.

C'est encore là un motif qui nous a engagé à écrire une *Histoire populaire des Papes :* il faut faire pénétrer la vérité là où l'on s'efforce d'accumuler les ténèbres, il faut montrer au peuple honnête et sincèrement ami de la vérité où est en effet la vérité; il faut lui montrer que ce sont précisément les petits, les pauvres, par conséquent la presque unanimité du genre humain, qui sont les plus redevables à l'action bienfaisante de la Papauté.

On met toujours le nom du peuple en avant; c'est le peuple que l'on veut éclairer, que l'on veut émanciper, que l'on veut rendre heureux. Eh bien! que le peuple veuille donc bien voir une bonne fois où sont ceux en effet qui l'éclairent, qui l'é-

mancipent et qui procurent son honheur. Est-ce l'éclairer que de lui dire qu'il peut suivre toutes ses passions, et de le tenir dans une ignorance absolue de ses devoirs et de ses destinées? Est-ce l'émanciper, que de le vouer à la misère par cette satisfaction des passions et cet oubli des devoirs qui le conduisent de la misère à la dépendance la plus absolue de ceux dont il doit ensuite attendre son pain quotidien? Est-ce procurer son bonheur que de le dégoûter des joies du foyer domestique, que de lui faire négliger l'éducation de ses enfants, que de lui laisser abrutir sa raison dans la débauche et dans le vice? « C'est vrai, répondent quelquefois les gens du peuple, mais, au moins, nous faisons ce que nous voulons. » Hélas! vous vous trompez, devons-nous leur répondre; non, vous ne faites pas ce que vous voulez, car, si vous prenez en effet le plaisir que vous voulez, si vous vous livrez à la passion qui vous plaît, vous ne pouvez échapper, malgré toute votre volonté, aux conséquences de

ces premiers actes; vous ne pouvez échapper à la dégradation de votre raison, à la maladie, à la misère, et, même dans les circonstances les plus favorables, au trouble, à l'ennui, au dégoût qui vous empêchent d'être heureux.

La religion tient un autre langage : elle ne flatte pas, elle éclaire, et ce sont encore ceux qui se soumettent à ses lois, qui acceptent ses enseignements, qui pratiquent sa morale, ce sont ceux-là, disons-nous, qui trouvent, même sur la terre, la plus grande somme de bonheur possible.

Mais voilà ce que les passions ne veulent pas comprendre, et c'est pour cela que la religion, qui ne fait que du bien, trouve tant d'adversaires; c'est pour cela que les ministres de la religion sont exposés à tant d'attaques; c'est pour cela que le Chef suprême de la religion, le Souverain-Pontife, est devenu, de nos jours, le point de mire de tous les traits. Son grand tort, sa grande faute, après toutes les ruines religieuses accumulées depuis bientôt un siècle, est

d'être resté l'expression la plus haute et le rempart le plus ferme de cette religion, dont les passions ont juré le renversement.

Nous n'avions, pour composer l'*Histoire des Papes*, qu'à ouvrir l'histoire de l'Église, et consulter les travaux récents dont la Papauté a été l'objet de la part des historiens sérieux. Nous avons pensé cependant qu'il y avait quelque chose de plus à faire, afin de porter plus sûrement le remède là où se trouve le mal. Nous avons donc lu les livres hostiles à la Papauté qui sont aujourd'hui le plus répandus; nous avons noté avec soin les préjugés les plus enracinés, les erreurs les plus accréditées, et, soit en y répondant directement, soit en les combattant indirectement par le simple récit des faits, nous nous sommes efforcé de dissiper tous les préjugés, de renverser toutes les erreurs. En un mot, nous avons voulu représenter la Papauté telle qu'elle est, telle qu'elle s'est montrée à travers les siècles, et dans toutes les contrées où s'est étendue son action. Nous croyons que ce sera ainsi

donner l'une des plus claires démonstrations de la vérité de notre sainte religion, et de la divine institution du suprême Pontificat, comme ce sera écrire l'histoire la plus glorieuse pour l'humanité.

Obligé de nous renfermer dans des limites assez resserrées, nous avons dû nous arrêter plus particulièrement aux figures principales, et nous contenter d'esquisser à grands traits, souvent même de signaler seulement en passant, les Pontificats qui ont laissé moins de traces dans l'histoire. Mais nous nous sommes attaché à ne rien omettre de ce qu'il y a de plus important; nous avons développé avec soin tout ce qui peut le mieux faire connaître l'action de la Papauté dans le monde; nous nous sommes arrêté aux passages difficiles, aux faits qui ont été le plus dénaturés par des écrivains hostiles, ignorants ou prévenus. On a cherché, depuis si longtemps, à égarer l'opinion publique; on le fait de nos jours avec un tel redoublement de perfidie et de haine, que nous avons cru nécessaire d'insister davan-

tage sur quelques points, même secondaires, parce que c'est là que l'incrédulité porte aujourd'hui plus spécialement ses coups.

L'Église catholique n'a besoin que de la vérité pour être justifiée ; elle peut se montrer telle qu'elle est dans ses dogmes, dans sa morale, dans sa discipline et dans son histoire. Enfant dévoué de cette Église, plein de vénération pour son Chef suprême, pour le Vicaire et le représentant de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre, nous sommes convaincu que notre Mère n'a aucune honte à cacher, et nous pensons que les rares scandales qu'on reproche à quelques-uns de ses Pontifes, ne sont qu'un témoignage de plus en sa faveur. L'existence de ces scandales est le fait de l'humanité ; leur rareté, dans une si longue suite de siècles et dans une si longue succession de Pontifes, ne peut être que le fait de Dieu.

SAINT PIERRE

ET

LES TEMPS APOSTOLIQUES.

I

VOCATION DE SAINT PIERRE.

Les temps de l'accomplissement des prophéties étaient arrivés. Dieu avait promis à nos premiers parents, après leur chute, que de la femme naîtrait un Sauveur. Plus tard, la vocation d'Abraham avait fait connaître que le Sauveur serait l'un des descendants, selon la chair, du saint Patriarche. Jacob, en mourant, désigna Juda comme l'un des heureux ancêtres du Rédempteur des hommes. Dans la tribu de Juda, la famille de David fut plus spécialement choisie. A mesure que les siècles s'écoulaient, les pro-

phéties devenaient plus précises. On a dit du prophète Isaïe qu'il pourrait être placé parmi les Évangélistes, tant ses prédictions sont claires; Daniel avait compté les semaines d'années qui le séparaient de l'heureux avénement; il avait vu les empires qui devaient se succéder avant celui de Jésus-Christ, et l'on savait que le sceptre ne sortirait pas de Juda avant la venue du Sauveur promis aux nations.

Or, c'était un étranger, Hérode, qui régnait en Judée, grâce à l'appui des Romains; aux empires des Assyriens, des Mèdes et des Grecs avait succédé l'empire romain, qui devait être le dernier des grands empires païens; les soixante-dix semaines d'années approchaient de leur terme, et tout le monde était dans l'attente.

Alors naquit d'une vierge, à Bethléem, ville de la tribu de Juda, Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, fils de l'Homme, Dieu et Homme tout ensemble, Roi et Sauveur du monde.

Un dernier prophète prépara les voies du

Messie : ce fut saint Jean-Baptiste, né miraculeusement, nourri et élevé dans le désert parmi les exercices de la pénitence, et qui exhortait les pécheurs à redresser leurs voies et à pleurer leurs péchés, annonçant la venue prochaine du Messie, et baptisant dans les eaux du Jourdain ceux qui voulaient changer de vie.

Il y avait dans le même temps, à Bethsaïde, ville de la tribu de Nephthali, dans la haute Galilée, sur les bords du lac de Génésareth, deux frères, fils d'un pêcheur nommé Jonas ou Jean, qui vivaient pauvrement de leur pêche, et qui attendaient, comme tous les fidèles Israélites, la venue du Messie. Ces deux frères s'appelaient Simon et André; on ignore lequel des deux était l'aîné.

Simon était marié, et sa belle-mère demeurait à Capharnaüm, sur les bords du même lac, près de l'embouchure du Jourdain, et sur les confins des tribus de Zabulon et de Nephthali. C'est sans doute à cause de cela que Simon vint se fixer à Capharnaüm; son frère André l'y suivit.

Là, ils entendirent parler de la prédication de saint Jean-Baptiste : André se mit au nombre des disciples du précurseur, et probablement son frère avec lui. Furent-ils témoins du baptême du Sauveur et du miracle qui l'accompagna? aucun passage des Évangiles n'autorise à le penser; mais André ne put ignorer ce merveilleux événement; il n'ignora pas non plus le témoignage rendu par Jean à Jésus, lorsque les Pharisiens vinrent l'interroger au sujet du Messie, ni ce qui se passa le lendemain de cette entrevue, lorsque Jean s'écria, en voyant Jésus venir vers lui :

« Voici l'Agneau de Dieu, celui qui ôte le péché du monde; c'est celui-là même de qui j'ai dit : Il vient après moi un homme qui était avant moi, et moi je ne le connaissais pas; mais je suis venu baptiser dans l'eau, afin qu'il soit connu dans Isaël [1] ! »

Le lendemain, saint Jean-Baptiste se trouvait au même endroit avec deux de ses

[1] S. Jean., I, 29-31.

disciples. L'un d'eux était André ; l'Évangile ne nomme pas l'autre. Jésus vint à passer, et Jean-Baptiste s'écria de nouveau : « Voici l'Agneau de Dieu ! » A ces mots, les deux disciples se mirent à suivre Jésus, qui leur dit : « Que cherchez-vous ? — Maître, répondirent-ils, où demeurez-vous ? » Il leur dit : « Venez et voyez. » Ils vinrent, et ils virent où Jésus demeurait, et ils restèrent avec lui tout ce jour-là. Saint Augustin ajoute qu'André demeura même avec Jésus toute la nuit.

André, tout rempli des divins enseignements qu'il venait de recevoir dans son entretien avec le Sauveur, se hâta d'aller trouver son frère : « Nous avons trouvé le Messie, » lui dit-il. Et Simon n'hésita pas un instant. D'un caractère impétueux et ardent, il ne pouvait plus rester tranquillement chez lui après avoir appris une pareille nouvelle ; il partit sans délai avec son frère, qui le conduisit auprès de Jésus.

Dès cette première entrevue, le Sauveur commença à préparer la grandeur future du

premier Vicaire qu'il voulait avoir sur la terre. Il regarda Simon, et lui dit : « Tu es Simon, fils de Jean ; tu t'appelleras désormais Céphas. » Ce mot signifie *pierre* dans la langue chaldéenne. Les deux frères restèrent alors quelque temps avec Jésus, et ils retournèrent ensuite à leurs filets, disposés à suivre le Sauveur aussitôt qu'il le leur demanderait. Ainsi, ils le suivirent peu de temps après en Galilée, dans la tribu de Zabulon, à Cana, où se trouvait la sainte Vierge. Le miracle opéré aux noces de Cana ne put qu'affermir la foi des premiers disciples. Le Sauveur vint ensuite à Capharnaüm, qui n'était qu'à quelques lieues de Cana ; Pierre et André se retrouvèrent chez eux.

Tout cela se passa dans la première année de la prédication du Sauveur, l'an 25 de l'ère chrétienne, qui était la vingt-neuvième ou la trentième année de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ. On sait que l'ère chrétienne a commencé quatre ans avant la naissance de Jésus. L'erreur commise par

les chronologistes a été reconnue plus tard ; on a trouvé qu'il y aurait plus d'inconvénients que d'utilité à bouleverser les dates pour la rectifier.

Vers la fin de la même année se place un événement qui devait rendre la vocation de saint Pierre encore plus manifeste. Jésus multipliait ses miracles et ses prédications dans les villes de la Galilée, mais c'est à Capharnaüm surtout qu'il faisait éclater sa puissance et sa sagesse. La belle-mère de saint Pierre fut ainsi guérie, par une simple parole de Jésus, d'une grosse fièvre qui la tourmentait. Aussi la foule se pressait-elle autour du Sauveur : on lui amenait des malades de tous côtés, et l'on accourait de tous les pays d'alentour pour écouter ses divins enseignements.

Un jour qu'il était sur le rivage du lac de Génésareth, appelé aussi mer de Galilée, et plus tard mer de Tibériade, la foule se précipita vers lui plus nombreuse qu'à l'ordinaire, pour entendre la parole de Dieu. Deux barques étaient arrêtées au bord du

lac, et les pêcheurs, qui en étaient descendus, lavaient leurs filets. Jésus entra dans l'une des deux barques, afin de ne pas être pressé par la foule. Cette barque était à Simon, remarque l'Évangile, qui indique dans plusieurs autres endroits encore cette préférence mystérieuse donnée à la barque de Pierre. Jésus s'éloigna un peu de terre, et il se mit à enseigner le peuple de dessus la barque. L'autre barque appartenait à Zébédée, dont les deux fils, Jacques et Jean, étaient aussi devenus disciples du Sauveur.

Lorsque Jésus eut fini de parler, il dit à Simon : « Avancez en pleine eau et jetez vos filets pour pêcher. » Simon répondit : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais, puisque vous l'ordonnez, je jetterai le filet. » Les pêcheurs jetèrent donc le filet, et ils prirent une si grande quantité de poissons, que le filet se rompait. Simon et son frère firent signe à leurs compagnons de l'autre barque de venir les aider. Ceux-ci vinrent, et les deux

barques furent tellement remplies, que peu s'en fallait qu'elles ne coulassent à fond.

Épouvanté de ce miracle, Pierre se jeta aux pieds de Jésus, et lui dit avec une foi pleine d'humilité : « Éloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur. » Cette humilité et cette foi devaient recevoir immédiatement leur récompense : « Ne crains point, dit Jésus à Pierre ; désormais, tu seras pêcheur d'hommes. » Ainsi se trouvait indiqué l'apostolat de saint Pierre, et il importe de remarquer que, dans cette circonstance, c'est Pierre qui remplit le principal rôle, tandis que Jacques et Jean ne sont que ses subordonnés. Alors, dit l'Évangile, ils ramenèrent leurs barques à bord, ils quittèrent tout et suivirent Jésus [1]. Il paraît, en effet, qu'à partir de ce moment Pierre et André accompagnèrent partout le Sauveur ; ils ne retournèrent plus à leur métier, ni à leur famille, qu'ils ne revirent que lorsque Jésus revenait avec eux à Capharnaüm.

[1] S. Luc, v, 1-11.

L'année suivante, Jésus choisit ses douze Apôtres, savoir : Simon Pierre, fils de Jonas ou Jean; Jean et Jacques, fils de Zébédée; André, frère de Pierre; Philippe, Thomas, Barthélemi, Matthieu, Jacques, fils d'Alphée, Simon de Cana, Judas ou Jude, frère de Jacques, et Judas Iscariote, le traître. C'étaient la plupart de pauvres pêcheurs, comme Pierre et André; Matthieu était un simple publicain, ou receveur des deniers publics pour les Romains; c'étaient tous des hommes obscurs, pauvres, sans lettres, et voilà les éléments que choisissait Jésus, né dans une étable, fils d'une pauvre femme de Nazareth et regardé comme le fils d'un charpentier; voilà, disons-nous, les éléments que Jésus choisissait pour constituer son Église; c'est avec ces hommes qu'il prétendait établir son empire sur le monde; c'est avec ces méprisables moyens qu'il voulait renverser la puissance des politiques, confondre la sagesse des philosophes et changer la face de la terre. Folie insigne, s'il n'était pas Dieu! projet insensé, s'il

n'était qu'un homme! Mais il a réussi : l'Église a triomphé de tous les obstacles, et c'est un successeur de saint Pierre qui règne dans la ville des Césars. Il est bien vrai de dire que Dieu a choisi ce qu'il y a de plus faible pour confondre la force; ainsi, il a prouvé que l'Église est son œuvre.

La vocation de Pierre au suprême Pontificat devenait de plus en plus évidente, à mesure que le Sauveur approchait de la fin de sa mission sur la terre. Dans le choix des apôtres, on voit Pierre le premier; chaque fois que les Évangiles donnent la liste des apôtres, c'est Pierre qu'ils placent à la tête, et Pierre se montre digne de cette place par son humilité, par la vivacité de sa foi et par l'ardeur de son zèle. Ces marques d'une vocation spéciale vont se multiplier.

C'était un an environ avant la Passion du Sauveur : Jésus se trouvait avec ses disciples non loin de Césarée de Philippe, près des sources du Jourdain. Cette ville, bâtie en un lieu qui s'appelait autrefois Panéas, avait été augmentée et embellie par

Philippe le tétrarque, fils d'Hérode, qui lui avait donné le nom de Césarée en l'honneur de César-Auguste, empereur des Romains. Jésus se mit à interroger ses disciples : « Que « dit-on de moi? leur demanda-t-il; que « dit-on du Fils de l'homme? » Ils répondirent : « Les uns disent que c'est Jean-« Baptiste, les autres que c'est Élie, les « autres Jérémie ou quelqu'un des pro-« phètes. — Et vous, demanda Jésus, qui « dites-vous que je suis? »

Alors Pierre prit la parole au nom de tous avec sa vivacité et sa promptitude ordinaires : « Vous êtes, s'écria-t-il, vous êtes « le Christ, Fils du Dieu vivant. » Et Jésus lui dit : « Tu es heureux, Simon, fils de « Jean, parce que ce n'est ni la chair ni le « sang qui t'ont révélé ceci, mais mon « Père, qui est dans les cieux. Et moi aussi « je te dis que tu es pierre, et sur cette « pierre je bâtirai mon Église, et les portes « de l'enfer ne prévaudront point contre « elle. Et je te donnerai les clefs du royaume « des cieux, et tout ce que tu lieras sur la

« terre sera aussi lié dans les cieux, tout ce
« que tu délieras sur la terre sera aussi
« délié dans les cieux[1]. »

Paroles qu'on ne saurait trop remarquer, tant elles démontrent la prééminence de saint Pierre sur les autres apôtres, et la prééminence de son siége sur tous les autres siéges épiscopaux.

Cependant l'ardeur de Pierre allait lui faire commettre une première faute que le Sauveur devait reprendre, afin de le confirmer dans l'humilité. Après avoir prédit à Pierre quelle puissance spirituelle il se préparait à lui donner, Jésus découvrit à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrît beaucoup de la part des anciens, des scribes et des princes des prêtres, qu'il y fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour. Le cœur de Pierre se révolta contre ces tourments que devait endurer son Maître ; il tira Jésus à l'écart, et lui dit : « Non, non, Seigneur, cela ne vous arrivera pas ! » Jésus voulut lui mon-

[1] S. Matth., XVI, 13-19.

trer qu'il ne comprenait pas encore le mystère de la rédemption, et il lui dit sévèrement, en se tournant vers les autres disciples : « Retire-toi de moi, tentateur; tu « es un scandale pour moi, parce que tu « n'as point de goût pour les choses de Dieu, « mais pour les choses de la terre. » Et il ajouta, en s'adressant à tous ses disciples : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il « renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix « et me suive. » Saint Pierre avait besoin encore d'une autre leçon; une autre faute plus grave devait achever de lui mériter le suprême apostolat, à cause du vif repentir qu'il en ressentirait.

Six jours après les événements qu'on vient de raconter, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il les mena à l'écart sur une haute montagne, nommée le Thabor. Il fut transfiguré devant eux; son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige, et il conversait avec Moïse et Élie, qui représentaient à eux deux la loi et les prophètes.

Les trois disciples s'étaient endormis avant la transfiguration. A leur réveil, ils aperçurent le Fils de Dieu dans toute sa majesté, et furent saisis d'une crainte respectueuse. Pierre, toujours ardent, s'écria le premier : « Seigneur, nous sommes bien ici ; si vous le voulez, nous y ferons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Élie. » Il savait à peine ce qu'il disait, mais il montrait par ces paroles son amour pour Jésus. Comme il parlait, une nuée lumineuse les couvrit de son ombre ; Moïse et Élie disparurent, et une voix sortit de la nuée, qui fit entendre ces paroles : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui « j'ai mis toutes mes complaisances ; écou- « tez-le. » Les disciples tombèrent le visage contre terre, et ils furent saisis d'une grande frayeur. Jésus s'approcha d'eux, les toucha et leur dit : « Levez-vous, et ne craignez « point. » Ils levèrent les yeux, et ne virent plus que Jésus [1].

Pierre se montrait toujours le plus em-

[1] S. Matth., XVII, 1-8.

pressé auprès du Sauveur ; il écoutait toutes ses paroles avec avidité, et il l'interrogeait chaque fois que quelque difficulté tourmentait son esprit. Un jour Jésus dit à ses disciples : « Je vous dis en vérité qu'un riche « entrera difficilement dans le royaume des « cieux. Je vous le dis encore une fois : Il est « plus aisé qu'un chameau passe par le trou « d'une aiguille, qu'un riche entre dans le « royaume des cieux [1]. » Les disciples étaient très-étonnés de ces paroles et ils se demandaient entre eux qui donc pourrait être sauvé. Jésus les regardant, leur dit : « Cela « est impossible aux hommes, mais tout est « possible à Dieu. » Alors Pierre prit la parole : « Pour nous, s'écria-t-il, nous avons tout quitté pour vous suivre ; que nous arrivera-t-il donc ? » Jésus leur dit : « Je vous « dis en vérité que pour vous qui m'avez « suivi, lorsque au temps de la résurrec-

[1] Nous n'avons pas cru devoir abandonner ici l'interprétation vulgaire, qui est parfaitement justifiable par des proverbes semblables usités chez les Juifs ; la pensée du Sauveur reste la même quand on met un *câble* à la place d'un *chameau*.

« tion le Fils de l'homme sera assis sur le
« trône de sa gloire, vous serez aussi assis
« sur douze trônes, et vous jugerez les
« douze tribus d'Israël. Et quiconque aban-
« donnera pour mon nom sa maison, ou
« ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou
« sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou
« ses terres, en recevra le centuple, et aura
« pour héritage la vie éternelle. Mais beau-
« coup qui étaient les premiers seront les
« derniers, et beaucoup qui étaient les der-
« niers seront les premiers [1]. »

La foi de saint Pierre et des apôtres fut mise à une épreuve plus difficile que les précédentes, lorsque le Sauveur développa devant tous ses disciples l'étonnant mystère de l'Eucharistie, et qu'il leur dit, étant à Capharnaüm : « En vérité, en vérité, je
« vous le dis : Si vous ne mangez la chair
« du Fils de l'homme et ne buvez son sang,
« vous n'aurez point la vie en vous. Celui
« qui mange ma chair et qui boit mon
« sang, a la vie éternelle, et je le ressus-

[1] S. Matth., XIX, 23-30.

« citerai au dernier jour, car ma chair est « véritablement une nourriture et mon « sang est véritablement un breuvage. Ce- « lui qui mange ma chair et boit mon sang « demeure en moi et je demeure en lui. » Ces paroles sont formelles; il n'y a rien là de figuré, et Jésus parlait si bien sans figures, que plusieurs des disciples du Sauveur en sentirent leur foi ébranlée. Ils ne se dirent pas que Jésus était assez puissant pour trouver moyen de rendre sa chair une nourriture et son sang un breuvage, et ils murmuraient entre eux : « Ces paroles sont bien dures, qui peut écouter Jésus ? » Mais le Sauveur, qui connaissait leurs pensées secrètes, leur dit : « Cela vous scandalise- « t-il ? » Et plusieurs des disciples l'abandonnèrent dès ce jour et cessèrent de croire en lui. Alors Jésus dit aux douze apôtres : « Et vous, est-ce que vous voulez aussi me quitter ? » Simon Pierre répondit aussitôt au nom de tous : « Seigneur, à qui irions- « nous? Vous avez les paroles de la vie éter- « nelle. Nous croyons et nous savons que

« vous êtes le Christ, Fils de Dieu [1]. » Ainsi c'est toujours saint Pierre qui parle au nom des autres, c'est lui qui montre la foi la plus vive et la plus entière.

Il en donna une autre preuve frappante dans une autre circonstance. C'était après la miraculeuse multiplication des pains et des poissons. Jésus, après avoir renvoyé la foule, s'était retiré seul sur une montagne pour prier, et il avait donné l'ordre à ses disciples de s'embarquer pour se rendre à Bethsaïde; mais le vent était contraire, et la barque luttait avec difficulté contre les flots, de sorte qu'ils ne pouvaient avancer qu'avec une extrême lenteur. Vers trois heures du matin, Jésus vint à eux en marchant sur le lac. En le voyant ainsi marcher, ils se troublèrent, et ils disaient : « C'est un fantôme ; » et ils poussèrent des cris de frayeur. « Rassurez-vous, leur dit « Jésus ; c'est moi, ne craignez point. » A ces mots, Pierre ne peut se contenir, il s'écrie : « Seigneur ! si c'est vous, commandez que

[1] S. Jean., VI, 67-70.

j'aille à vous en marchant sur les eaux. » Jésus lui dit : « Viens ; » et Pierre, sans hésiter, descendit de la barque, et il marchait sur l'eau pour aller trouver Jésus ; mais, voyant un grand vent, il eut peur. Sans doute, il s'était mêlé un peu de présomption à sa foi, et le Sauveur voulait le lui faire sentir. Il commençait donc à s'enfoncer ; sa foi se ranima, exempte cette fois de tout sentiment d'orgueil : « Seigneur ! s'écria-t-il, sauvez-moi ! » Aussitôt, Jésus lui tendit la main, le prit et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu « douté ? » Ils montèrent dans la barque et le vent cessa ; et ceux qui étaient dans la barque s'approchèrent du Sauveur et ils l'adorèrent en lui disant : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu[1]. »

Le savant cardinal Wiseman, dans une étude sur les faits du Nouveau Testament, montre qu'il y a dans ce récit plusieurs circonstances dignes de remarque. Pierre réclame pour lui seul le privilége de marcher

[1] S. Matth., XIV, 24-33.

sur les eaux. Ce n'est pas la barque qui doit le porter, ce n'est pas parce qu'il se trouve dedans qu'il ne doit pas périr. La main droite de Jésus-Christ est son appui immédiat, lorsqu'il s'élance seul et intrépide sur les flots agités. Jésus permet qu'il enfonce en partie, afin de lui faire un reproche qui nous est adressé dans sa personne. Puis, lorsqu'ils sont entrés dans la barque, le vent cesse ; car Jésus et Pierre marchent ainsi en se tenant par la main : l'un est le chef suprême, invisible et divin; l'autre, le chef inférieur, visible et terrestre de l'Église. Dans la main du premier réside la puissance, dans la main du second, la confiance, et ces deux mains ainsi entrelacées sont un gage de sécurité. Tous deux montent ensemble dans la barque, dont l'un est le patron, l'autre le pilote, et pour laquelle ils semblaient avoir perdu toute sollicitude; ils entrent, et leur présence réunie rétablit le calme. Quiconque lit ce passage, ajoute le savant cardinal, doit être convaincu que cet épisode tout entier n'est rapporté qu'en

raison de la part qu'on y attribue à l'apôtre. La barque est la figure de l'Église; c'est la barque de Pierre, et la barque de Pierre résiste à toutes les tempêtes, grâce à la présence réunie du chef invisible et du chef visible de l'Église.

Une autre circonstance montre encore dans la barque de Pierre la figure de l'Église. Jésus venait d'instruire la foule qui était accourue pour l'entendre; il lui avait parlé le matin, dans la maison même de Simon Pierre, à Capharnaüm, et, quelques heures plus tard, dans la barque du même apôtre. Vers le soir, il dit à ses disciples : « Passons de l'autre côté de l'eau. » Ils renvoyèrent le peuple, ils prirent Jésus avec eux dans la barque, et d'autres barques les suivaient. Alors il s'éleva un grand tourbillon de vent, et les vagues entraient avec tant de violence dans la barque qu'elle s'emplissait déjà d'eau. Jésus, cependant, était sur la poupe, où il dormait sur un oreiller. Les disciples, effrayés, le réveillèrent et lui dirent : « Maître, ne vous mettez-vous donc

pas en peine de ce qui arrive? Nous sommes perdus. » Jésus se leva alors; il parla au vent avec menace, et il dit à la mer : « Tais-« toi, calme-toi. » Et le vent cessa, et il se fit un grand calme. Alors, Jésus dit aux disciples : « Pourquoi craignez-vous ainsi? « N'avez-vous donc point de foi? » Ils furent saisis d'une grande crainte, et ils se disaient l'un à l'autre : « Quel est donc celui-ci, à qui les vents et la mer obéissent [1] ? »

Magnifique figure de l'Église catholique! Quand Jésus dort, les ennemis de l'Église se déchaînent; ils croient qu'ils viendront à bout de faire sombrer le navire, et ceux mêmes qui sont dedans commencent à perdre l'espérance, mais Jésus s'éveille, les vents se taisent, la mer se calme, et le vaisseau arrive triomphant au port! Que sont devenues les autre barques? demande le cardinal Wiseman. Nous n'en entendons plus parler. Une seule barque possédait Jésus à bord, et c'est de celle-là seule qu'il est fait mention dans le récit évangélique. Quant

[1] S. Marc, IV, 35-40.

aux autres, il se peut qu'elles soient restées dans le port ou qu'elles aient été dispersées au milieu des ténèbres; peut-être même quelques-unes ont-elles été rejetées sur le rivage. Quoi qu'il en soit, nous n'entendons parler que d'une seule qui soit arrivée à sa destination, parce qu'elle portait le pilote qui ne fait jamais défaut, celui qui apaise les orages, et c'était la barque de Pierre.

Mais les grandes épreuves allaient arriver pour la foi de saint Pierre. L'apôtre venait d'être témoin de la guérison de l'aveugle-né, de la résurrection de Lazare et de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. On était au jeudi soir, probablement le 25 mars de l'an 28 de l'ère chrétienne. Jésus fit la dernière cène avec ses apôtres, et il institua le sacrement de l'Eucharistie. C'est alors qu'il dit tout à coup à Pierre : « Simon, Simon, Satan t'a demandé pour « te cribler comme on crible le froment ; « mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi « ne vienne point à manquer. Lors donc

« que tu seras converti, aie soin d'affer-« mir tes frères. » Pierre, toujours impétueux, répondit : « Seigneur, je suis prêt à aller avec vous et en prison et à la mort. » Jésus lui dit : « Pierre, le coq ne « chantera point aujourd'hui que tu ne « m'aies renié par trois fois. » Pierre n'avait pas encore appris à être humble; malgré la terrible prédiction de son maître, il dit encore : « Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerai point. » Et tous les apôtres en dirent autant.

Jésus voulut alors leur donner une nouvelle leçon d'humilité. Il se leva de table, quitta ses vêtements, et, ayant pris un linge, il le mit à l'entour de lui; puis, ayant versé de l'eau dans un bassin, il se mit à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge. Il vint donc à Simon Pierre, qui lui dit : « Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds ! » Jésus lui répondit : « Tu ne sais « pas maintenant ce que je fais; tu le sauras « ensuite. » Pierre, dans un profond sentiment d'humilité, s'écria : « Seigneur, vous

ne me laverez jamais les pieds ! « Jésus lui repartit : « Si je ne te lave, tu n'auras point « de part avec moi. » Alors l'impétueux apôtre reprit : « Seigneur, non-seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête. » Jésus lui dit : « Celui qui a été déjà lavé « n'a plus besoin que de se laver les pieds, « et il est pur dans tout le reste. Vous aussi, « vous êtes purs, mais non pas tous.[1]. »

Le Sauveur se remit à table; il expliqua aux apôtres la leçon d'humilité qu'il venait de leur donner; puis il parut troublé, et il dit à haute voix : « En vérité, en vérité, je « vous le dis, un de vous me trahira. » Les disciples se regardaient l'un l'autre, ne sachant de qui il parlait. Alors Simon Pierre fit signe à saint Jean, qui était auprès du Sauveur, de lui demander quel devait être le traître. « Seigneur, qui est-ce? » dit le disciple bien-aimé de Jésus. « C'est, répon- « dit Jésus, celui à qui je présenterai le pain « que je vais tremper. » Et ayant trempé du pain, il le donna à Judas Iscariote, qui le

[1] S. Jean, XIII, 4-10.

prit. Le malheureux n'hésita plus dès lors dans l'exécution du projet de trahison qu'il avait conçu, et il sortit. Mais il n'y avait que saint Jean qui sût qu'il allait trahir son Maître.

Jésus reprit ensuite la parole, et prononça ce divin discours de la Cène, qui fut comme le testament de son amour. Après avoir parlé, il s'en alla avec ses disciples au delà du torrent de Cédron, dans un endroit où il y avait un jardin, et il y entra, lui et ses disciples. C'était le jardin de Gethsémani ou des Oliviers. Deux des disciples, et Pierre était l'un d'eux, avaient pris des épées qui se trouvaient dans la maison où ils avaient fait la Cène. Jésus dit : « Asseyez-vous ici jusqu'à ce que j'aie prié. » Et il s'avança un peu plus loin, accompagné de Pierre, de Jacques et de Jean, qui avaient été témoins de sa transfiguration et qui devaient l'être de son agonie. Il dit à ces disciples privilégiés : « Mon âme est triste « jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez. » Et il s'en alla un peu plus loin ; il se

prosterna la face contre terre, et il laissa son adorable humanité témoigner sa frayeur à la vue des douleurs qui allaient l'assaillir. « Mon Père, dit-il, tout vous est possible ; « éloignez de moi ce calice ; mais que votre « volonté s'accomplisse et non la mienne. » Alors il revint auprès des trois disciples, qui s'étaient endormis : « Simon, dit-il à « Pierre, quoi ! tu dors ; n'as-tu donc pu veil« ler seulement une heure ? » Il recommença deux fois sa prière et ressentit toutes les angoisses de l'agonie ; deux fois encore, il trouva les disciples endormis. « Levez-vous, « leur dit-il après les avoir laissés se re« poser quelques moments ; allons, voilà « que celui qui doit me trahir approche[1]. »

Jésus parlait encore, lorsque Judas arriva avec une compagnie de soldats romains et des gens envoyés par les princes des prêtres et par les pharisiens. Tous ces hommes portaient des lanternes, des flambeaux et des armes. Jésus vint au-devant d'eux et leur dit : « Qui cherchez-vous ? — Jésus de Na-

[1] S. Marc, XIV.

zareth, » répondirent-ils. « C'est moi, » dit Jésus. Cette simple parole fut comme un coup de foudre ; l'Homme-Dieu voulait encore une fois manifester sa puissance, afin de montrer que sa mort était volontaire : ceux qui étaient venus pour le prendre tombèrent à la renverse. Jésus leur demanda une seconde fois : « Qui cherchez-vous ? — Jésus de Nazareth, » répondirent-ils encore. Et Jésus reprit : « Je vous ai déjà dit que « c'est moi ; si c'est donc moi que vous « cherchez, laissez aller ceux-ci. »

C'est alors que Pierre, dans un transport de dévouement pour son divin Maître, tira l'épée qu'il avait apportée, en frappa l'un des serviteurs du grand prêtre, nommé Malchus, et lui coupa l'oreille droite. Mais Jésus lui dit : « Remets ton épée dans le « fourreau, car tous ceux qui prendront « l'épée périront par l'épée. Crois-tu que je « ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne « m'enverrait pas ici en même temps plus « de douze légions d'anges [1] ? »

[1] S. Jean, XVIII ; S. Matth., XXVI.

Alors, on s'empara de Jésus, que l'on conduisit dans la maison d'Anne, beau-père du grand prêtre Caïphe, qui demeurait dans la même maison. Pierre, qui aimait véritablement son Maître, ne s'enfuit pas avec les autres disciples; il suivit de loin, ainsi que saint Jean, les hommes qui emmenaient le Sauveur, et il se rendit jusqu'à la maison de Caïphe. Jean, qui était connu, put entrer avec Jésus, tandis que Pierre demeurait dehors. Mais Jean vint parler à la portière, qui permit à Pierre d'entrer, et le disciple se mêla aux serviteurs et aux gens qui avaient pris Jésus, et qui se chauffaient auprès d'un grand feu allumé, parce que la nuit était froide.

On était alors au vendredi, 26 mars de l'an 28 [1].

Pendant qu'on interrogeait le Sauveur et qu'on l'accablait d'outrages, une servante,

[1] Nous n'avons pas besoin de dire que nous ne donnons ces dates que comme des conjectures plus ou moins probables, et dont l'exactitude dépend du nombre précis d'années que le Sauveur a passées sur la terre.

la portière même qui avait introduit Simon Pierre, s'approcha du disciple et lui dit : « Vous étiez aussi avec Jésus de Galilée. » Pierre, effrayé, répondit à haute voix : « Je ne sais ce que vous voulez dire. » Et il sortit un instant, sans doute pour échapper à l'attention qui se portait sur lui. Quand il rentra, une autre servante, qui le reconnut, dit à ceux qui étaient là : « Celui-ci était aussi avec Jésus de Nazareth. » Pierre le nia encore plus fortement que la première fois, et il s'écria : « Je ne connais pas cet homme. » Alors, un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé une oreille, lui dit : « Ne t'ai-je pas vu dans le jardin avec cet homme ? » Pierre nia une troisième fois en faisant le serment qu'il ne connaissait pas Jésus.

En ce moment, le coq chanta, et le Sauveur, que les soldats et les serviteurs de Caïphe avaient amené dans la cour, regarda le disciple infidèle. Pierre se souvint de la prophétie de Jésus ; le regard de son divin Maître pénétra jusqu'au fond de son

cœur; il sortit, et il se mit à pleurer amèrement. Sa pénitence dura toute sa vie; les larmes qu'il versait continuellement au souvenir de sa faute, creusèrent deux sillons sur ses joues. L'ardeur de son repentir fut telle, qu'elle lui mérita la confirmation du suprême apostolat, en même temps qu'elle affermit inébranlablement son humilité.

Pierre passa le reste du vendredi à pleurer son péché. Le lendemain, qui était la fête de Pâque, il rejoignit probablement saint Jean, car c'est avec ce disciple qu'on le retrouve le dimanche matin, 28 mars, lorsque Marie-Madeleine, qui avait été au tombeau du Sauveur, vint les prévenir tous deux qu'elle avait trouvé la pierre enlevée du sépulcre, et qu'un ange lui avait dit d'annoncer la résurrection aux disciples et à Pierre. A cette nouvelle, les deux disciples partirent aussitôt. Ils étaient si avides de voir la merveille qui confirmait toutes les promesses du Sauveur, qu'ils se mirent à courir, et Jean arriva le premier au sé-

pulcre. Il se baissa, vit les linceuls qui y étaient; mais il n'entra point, soit par crainte, soit plutôt par déférence pour saint Pierre, à qui il appartenait, comme au chef du collége apostolique, de constater le premier la résurrection. Saint Pierre entra donc dans le tombeau. Il vit le linceul, et le suaire qu'on avait mis sur la tête du Sauveur, mais qui était alors plié et placé à part. Jean entra à son tour, et vit les mêmes choses que Pierre, et tous deux crurent à la résurrection [1].

Quelques semaines après, vers la fin du mois d'avril, Simon Pierre, Thomas, Nathanaël, que quelques-uns croient être le même que Barthélemi, et qui était de Cana, les fils de Zébédée, et deux autres disciples, étaient ensemble sur le bord du lac de Génézareth. Ils avaient repris leurs occupations de pêcheurs, depuis la mort de Jésus-Christ. Simon Pierre leur dit : « Je vais aller pêcher. » Et ils lui dirent : « Nous allons aussi avec vous. » C'est toujours

[1] S. Jean, xx, 3-8.

Pierre que l'Évangile représente comme le chef. Ils allèrent donc, et entrèrent dans la barque de Pierre; mais, cette nuit-là, ils ne prirent rien. Le matin étant arrivé, Jésus leur apparut, sans qu'ils le reconnussent, et il leur dit : « Enfants, n'avez-vous « rien à manger?— Non, » répondirent-ils. Il ajouta : « Jetez le filet au côté droit de la « barque, et vous trouverez du poisson. »

Les disciples, qui voyaient un étranger prêt sans doute à leur acheter du poisson, condescendirent à ses désirs; ils jetèrent le filet, et ils ne pouvaient plus le tirer, tant il s'était rempli. A cette vue, Jean dit à Pierre : « C'est le Seigneur. » Pierre reconnaissant aussitôt que c'était le Seigneur, remit promptement sa tunique, et il se jeta dans l'eau pour arriver plus tôt auprès de son divin Maître. Les autres disciples restèrent dans la barque, qui n'était plus qu'à deux cents coudées de la terre; mais, dans leur empressement à voir le Sauveur, ils ne se donnèrent pas le temps de décharger le filet, et ils le tirèrent avec

les poissons qu'il renfermait. Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils trouvèrent des charbons allumés, du poisson mis dessus, et du pain. Jésus leur dit : « Apportez de « ces poissons que vous venez de prendre. » Alors Simon Pierre s'avança et tira à terre le filet, qui était plein de cent cinquante-trois gros poissons; et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point. Jésus dit aux disciples : « Venez et mangez. » Et nul de ceux qui étaient là n'osait lui demander qui il était, car ils ne doutaient pas que ce fût le Seigneur. C'était la troisième fois qu'il apparaissait à ses disciples depuis sa résurrection.

Après le repas, Jésus dit à Simon Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci? — Oui, Seigneur, répondit Pierre avec empressement, mais sans présomption, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. » Il lui demanda de nouveau : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? — Oui, Seigneur, répondit Pierre une seconde fois. — Pais mes

agneaux, » lui dit Jésus. Il lui demanda une troisième fois : « Simon, fils de Jean, « m'aimes-tu? » Pierre fut troublé de cette troisième demande; il craignit, dit saint Chrysostome, que le Sauveur ne vît dans son cœur quelque chose qu'il n'y voyait pas lui-même; sa chute l'avait rendu plus humble; il répondit : « Seigneur, vous savez tout, vous savez que je vous aime. » Ces trois actes d'amour effaçaient les trois reniements. Jésus lui dit : « Pais mes brebis. » Ainsi l'établissait-il au-dessus des brebis et des agneaux, c'est-à-dire, au dessus des autres apôtres et des fidèles. Et il ajouta : « En vérité, en vérité, je te le dis : « lorsque tu étais plus jeune, tu te ceignais « toi-même, et tu allais où tu voulais; « mais lorsque tu seras vieux, tu étendras « les mains, et un autre te ceindra, et te « mènera où tu ne veux pas aller. » L'évangéliste saint Jean, qui rapporte toutes ces circonstances [1], remarque que Jésus ajouta ces dernières paroles pour annoncer

[1] Chap. XXI.

par quel genre de mort Pierre devait glorifier Dieu.

C'était donc encore en faveur de la barque de Pierre, dit le cardinal Wiseman [1], que la mer avait été forcée de livrer sa proie; et ce qui donne à cette circonstance un caractère plus marqué, c'est qu'elle est immédiatement suivie de la mission que Jésus confie à Pierre de paître ses agneaux et ses brebis. C'est alors que la promesse faite après la première pêche miraculeuse reçoit sa consécration et son accomplissement. A la première époque, l'humilité de Simon avait été récompensée par l'assurance de l'apostolat qui lui était réservé; l'amour et le repentir de Pierre sont couronnés, cette fois, par son élévation à la dignité de prince des apôtres. La première fois, sa vertueuse timidité l'avait poussé à se jeter à genoux et à supplier son Seigneur de s'éloigner de lui, parce qu'il était pécheur; dans la seconde occasion, emporté par son ardeur et ses regrets, il se précipite

[1] *Mélanges,* trad. par F. de Bernhardt.

dans la mer, et va droit à son Maître, qui l'attend le pardon sur les lèvres. Ainsi, la pêche, dans la barque de Pierre, après la résurrection, correspondait parfaitement à cette même action faite avant que l'Apôtre eût renié son Maître.

La primauté de saint Pierre était donc incontestablement établie; l'Apôtre allait avoir bientôt à l'exercer. Jésus apparut une autre fois aux apôtres et à quelques autres disciples, et il leur dit : « Toute puissance « m'a été donnée dans le ciel et sur la « terre. Allez donc et instruisez tous les « peuples, les baptisant au nom du Père, « et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur « apprenant à observer toutes les choses « que je vous ai commandées. Et voici que « je suis avec vous jusqu'à la consomma- « tion des siècles. »

L'Église était fondée : elle était assurée d'avoir toujours Jésus, c'est-à-dire la voie, la vérité et la vie avec elle; elle avait un chef, et le Sauveur avait prié pour que ce chef confirmât la foi des autres; le Saint-

Esprit allait descendre sur les apôtres pour les enrichir de ses dons. Le jeudi, 6 mai de l'an 28, selon l'opinion la plus probable en chronologie, Jésus apparut une dernière fois à ses disciples sur le mont des Oliviers : il leur donna ses derniers avis, leva les mains, les bénit, et en les bénissant, il s'éleva au ciel et disparut à leurs yeux. Et comme ils étaient attentifs à le regarder monter au ciel, des hommes vêtus de blanc se présentèrent à eux, et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder vers le ciel? Ce Jésus qui s'est élevé au ciel en se séparant de vous, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. »

Les disciples revinrent donc à Jérusalem, et les onze apôtres, avec la sainte Vierge et les saintes femmes, passèrent dans la retraite et la prière les jours qui précédèrent la descente du Saint-Esprit.

II

PREMIÈRES ANNÉES DE L'APOSTOLAT DE SAINT PIERRE.

Le collége apostolique était réduit à onze membres, à cause de la trahison et de la mort du perfide Judas. Pierre, Jean, Jacques, André, Philippe, Thomas, Barthélemi, Matthieu, Jacques, fils d'Alphée, Simon de Cana, appelé le Zélé, et Jude, frère de Jacques, étaient réunis dans la maison où avait été célébrée la dernière cène avant la Pâque, et la Mère de Jésus était avec eux, ainsi que les saintes femmes et cent vingt disciples. Dès les premiers jours, Pierre fit acte d'autorité. Il se leva au milieu de ses frères, et leur dit :

« Mes frères, il faut que ce que le Saint-Esprit a prédit dans l'Écriture par la bouche de David, touchant Judas, qui a été le

guide de ceux qui ont pris Jésus, soit accompli. Il était avec nous, et il avait été appelé aux fonctions du même ministère. Et après avoir acquis un champ avec le prix de son iniquité, il s'est pendu et a crevé par le milieu, et toutes ses entrailles se sont répandues par terre; ce qui a été si bien connu de tous les habitants de Jérusalem, que ce champ a été nommé en leur langue Haceldama (le champ du Sang). Car il est écrit dans le livre des Psaumes : Que leur demeure devienne déserte; qu'il n'y ait personne qui l'habite, et qu'un autre prenne sa place dans l'épiscopat. Il faut donc que, parmi ceux qui ont été avec nous pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu au milieu de nous, à commencer depuis le baptême de Jean jusqu'au jour qu'il est monté au ciel en nous quittant, on choisisse quelqu'un qui soit avec nous témoin de sa résurrection. »

Voilà la première allocution pontificale dont il soit fait mention dans l'histoire de l'Église; elle prouve que saint Pierre se

considérait comme le chef du collége apostolique, et qu'il était accepté comme tel.

Sur son avis, les disciples présentèrent deux d'entre eux, qui leur parurent plus dignes que les autres de l'apostolat : c'étaient Joseph, appelé Barsabas et surnommé le Juste, et Matthias. Tous se mirent en prières, et dirent : « Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez-nous lequel de ces deux vous avez choisi, afin qu'il entre dans ce ministère et dans l'apostolat dont Judas est déchu par sa prévarication. » Après cette prière, on procéda à l'élection par le sort, et le sort tomba sur Matthias, qui fut associé aux onze apôtres [1].

Le cinquantième jour après la résurrection, les apôtres, les disciples et les saintes femmes étaient encore tous rassemblés dans le Cénacle, lorsqu'on entendit tout à coup un grand bruit venant du ciel, comme le souffle d'un vent violent et impétueux, et il remplit toute la maison. En même temps

[1] Actes, I, 15-26.

apparurent comme des langues de feu qui se divisèrent et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur mettait les paroles en la bouche. C'était le miracle renversé de la tour de Babel. Le premier miracle avait amené la dispersion des hommes et la formation des divers empires; le second allait réunir tous les hommes dans la même foi et dans le même bercail.

La nouvelle de ce miracle se répandit bientôt parmi les Juifs qui se trouvaient alors rassemblés à Jérusalem de tous les pays du monde, à l'occasion de la fête de la Pentecôte. Le bruit qui avait rempli la maison avait été entendu au dehors, et tous ceux qui étaient accourus furent tout épouvantés, en remarquant que chacun d'eux entendait les disciples parler dans sa propre langue. Et ils se disaient entre eux : « Que veut dire ceci ? Est-ce que ces gens-là ne sont pas tous des Galiléens ! Comment

donc se fait-il que nous les entendons tous parler dans notre propre langue ? » Mais il y avait aussi là des esprits forts et de mauvais plaisants, et ils se moquaient en disant : « C'est qu'ils sont ivres et pleins de vin nouveau. » Pierre prit alors la parole, comme le chef des apôtres, et il prononça ce magnifique discours, première prédication solennelle de la religion de Jésus-Christ :

« O Juifs, et vous tous qui demeurez dans Jérusalem, considérez ce que je vais vous dire, et soyez attentifs à mes paroles. Ces personnes ne sont pas ivres, comme vous le pensez, puisqu'il n'est encore que la troisième heure du jour [1]. Mais c'est ce qui a été dit par le prophète Joël : Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai mon Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes. En ces jours-là je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes ser-

[1] Environ neuf heures du matin.

vantes, et ils prophétiseront. Je ferai paraître en haut des prodiges dans le ciel, et en bas des signes sur la terre, du sang, du feu et une vapeur de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang, avant que le grand jour du Seigneur arrive et soit manifesté. Et alors quiconque aura invoqué le nom du Seigneur sera sauvé.

« O Israélites, écoutez mes paroles. Vous savez que Jésus de Nazareth a été un homme dont Dieu a confirmé la mission au milieu de vous par les merveilles, les prodiges et les miracles qu'il a faits par lui devant vous. Cependant, il vous a été livré par un ordre exprès de la volonté de Dieu et par un décret de sa prescience, et vous l'avez fait mourir par la main des méchants. Mais Dieu l'a ressuscité en le délivrant des douleurs de l'enfer, car il était impossible qu'il y fût retenu. David a dit de lui en effet : J'avais toujours le Seigneur présent devant moi, parce qu'il est à ma droite, afin que je ne sois point ébranlé ; c'est pour cela que mon cœur s'est réjoui, que ma langue a

chanté de joie, et que ma chair même reposera en espérance, parce que vous ne laisserez point mon âme dans l'enfer, et vous ne permettrez point que votre Saint éprouve la corruption. Vous m'avez fait connaître le chemin de la vie, et vous me remplirez de la joie que donne la vue de votre visage.

« Mes frères, qu'il me soit permis de vous dire hardiment du patriarche David qu'il est mort, qu'il a été enseveli, et que son sépulcre est parmi vous, jusqu'à ce jour. Comme il était donc prophète, et qu'il savait que Dieu lui avait promis avec serment qu'il ferait naître de son sang un fils, qui serait assis sur son trône ; dans cette connaissance qu'il avait de l'avenir, il a parlé de la résurrection du Christ, en disant qu'il n'a point été laissé dans l'enfer, et que sa chair n'a point éprouvé la corruption.

« C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité, et nous sommes tous témoins de sa résurrection. Après donc qu'il a été élevé par la puissance de Dieu, et qu'il a reçu l'accom-

plissement de la promesse que le Père lui avait faite d'envoyer le Saint-Esprit, il a répandu cet Esprit que vous voyez et entendez maintenant. Car David n'est point monté dans le ciel. Or il dit lui-même : Le Seigneur a dit à mon Seigneur, asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. Que toute la maison d'Israël sache donc très-certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié. »

Quel changement opéré dans saint Pierre! Voilà l'homme qui tremblait à la voix d'une servante; maintenant il prêche hautement devant des milliers d'hommes, et il ne craint plus rien. Ses paroles et le miracle qu'elles révélaient firent une profonde impression sur les auditeurs, qui dirent à Pierre et aux autres apôtres : « Que faut-il que nous fassions? » Pierre leur répondit : « Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour obtenir la rémission de vos péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit, car la promesse a été

faite à vous et à vos enfants, et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera. » Il les instruisit encore par plusieurs autres discours, et il les exhortait en disant : « Sauvez-vous du milieu de cette race corrompue [1]. »

Trois mille personnes furent baptisées ce jour-là. C'étaient les prémices de l'Église. Ceux qui croyaient étaient tous réunis ensemble, et possédaient toutes choses en commun ; ils vendaient leurs terres et leurs biens, et les apôtres les distribuaient selon le besoin de chacun. Et leur nombre s'augmentait tous les jours.

Peu de temps après devait encore éclater la primauté de saint Pierre. L'Apôtre montait au temple avec saint Jean pour prier à la neuvième heure [2]. Or, il y avait là un homme boiteux dès sa naissance, que l'on portait et que l'on plaçait tous les jours à la porte du temple, afin qu'il pût demander l'aumône à ceux qui entraient. Cet

[1] Actes, chap. II.

[2] Trois heures de l'après-midi.

homme ayant vu Pierre et Jean, les pria de lui donner quelque aumône. Pierre s'arrêta avec Jean, et lui dit : « Regarde-nous. » Et le pauvre les regardait attentivement, espérant qu'il allait recevoir quelque chose. Alors Pierre lui dit : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne : Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. » Et le prenant par la main droite, il le souleva. Les pieds du boiteux s'affermirent aussitôt; il se mit à marcher, et il entra dans le temple avec les deux apôtres, marchant, sautant et louant Dieu. Tout le peuple le vit ainsi marchant et louant Dieu. Reconnaissant que c'était celui-là même qui restait assis à la porte du temple pour demander l'aumône, tous furent remplis d'admiration et d'étonnement, et la foule se rassembla dans le portique de Salomon, autour de Pierre et de Jean, que le boiteux tenait par la main. Pierre profita de cette circonstance pour annoncer de nouveau Jésus-Christ :

« O Israélites, s'écria-t-il, pourquoi vous

étonnez-vous? Pourquoi nous regardez-vous, comme si c'était par notre vertu ou par notre puissance que nous eussions fait marcher ce boiteux? Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères, a glorifié son Fils Jésus, que vous avez livré et renié devant Pilate, qui avait jugé qu'il devait être absous. Vous avez renié le saint et le juste, et vous avez demandé la grâce d'un meurtrier! Vous avez fait mourir l'auteur de la vie, mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et nous sommes ses témoins. C'est sa puissance qui, par la foi en son nom, a raffermi les pieds de cet homme, et la foi qui vient de lui a fait devant vous le miracle d'une si parfaite guérison.

« Cependant, mes frères, je sais que vous avez agi par ignorance, aussi bien que les princes du peuple. Dieu a ainsi accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de tous ses prophètes, savoir, que le Christ souffrirait la mort. Faites donc pénitence et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés quand les temps du rafraî-

chissement que le Seigneur doit donner par sa présence seront venus, et qu'il aura envoyé Jésus-Christ qui vous a été annoncé. Il faut cependant que le ciel le reçoive jusqu'au temps du rétablissement de toutes choses, jusqu'à ce temps que Dieu a prédit par la bouche de ses saints prophètes depuis le commencement du monde. Moïse a dit : Le Seigneur votre Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi; écoutez-le en tout ce qu'il vous dira. Quiconque n'écoutera pas ce prophète sera exterminé du milieu du peuple. Tous les prophètes qui ont parlé depuis Samuel ont prédit ce qui est arrivé en ces jours. Vous êtes les enfants des prophètes et de l'alliance que Dieu a établie avec nos pères, en disant à Abraham : Toutes les nations de la terre seront bénies en ta race. C'est pour vous premièrement que Dieu a ressuscité son Fils, et il vous l'a envoyé pour vous bénir, afin que chacun se convertisse de sa mauvaise vie [1]. »

[1] Actes, chap. III.

Pendant que Pierre et Jean parlaient au peuple, les prêtres, les capitaines des gardes du temple et les saducéens, juifs qui ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme, vinrent pour dissiper la foule; les prêtres ne pouvaient pas souffrir que les apôtres enseignassent le peuple; les saducéens s'irritaient qu'ils annonçassent la résurrection des morts en la personne de Jésus, et les capitaines des gardes ne voulaient pas tolérer un tel rassemblement. On arrêta les deux apôtres, et on les tint sous bonne garde jusqu'au lendemain, probablement avec le boiteux qu'ils avaient guéri.

Cinq mille hommes se convertirent à cette seconde prédication de saint Pierre. Saint Luc, qui rapporte le fait dans ses *Actes*, semble dire que, outre les hommes, il y eut aussi un grand nombre de femmes, puisqu'il donne le chiffre de cinq mille rien que pour les hommes, *numerus virorum*.

Le lendemain, les princes du peuple, les anciens et les scribes s'assemblèrent dans Jérusalem pour juger les apôtres. Parmi

eux siégeaient Anne, qui avait été grand-prêtre; Caïphe, qui l'était actuellement; Jean, que l'on croit être le même que le Jonathas qui succéda à Caïphe; Alexandre, qui était de la même famille, et tous les membres de la race sacerdotale. On fit venir les apôtres au milieu de cette assemblée, et on leur demanda : « Par quelle puissance, ou au nom de qui avez-vous fait cette action? » Saint Pierre, que rien ne pouvait plus intimider quand il s'agissait de son divin Maître, et que le Saint-Esprit remplissait de lumière et de force, répondit :

« Princes du peuple et vous, anciens, écoutez-moi. Puisque aujourd'hui l'on nous demande compte du bien que nous avons fait à un homme perclus de l'usage de ses jambes, et de la manière dont il a été guéri, nous vous le déclarons à vous tous et à tout le peuple d'Israël : c'est par le nom de Jésus-Christ de Nazareth, notre Seigneur, que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts, que cet homme a été

guéri et qu'il est debout devant vous. C'est cette pierre que vous avez rejetée en bâtissant qui est devenue la principale pierre de l'angle, et il n'y a point de salut par un autre que ce Jésus; car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés [1]. »

La constance de Pierre et de Jean étonna les princes du peuple et les prêtres; ils savaient que c'étaient des hommes sans lettres et du commun du peuple, et ils ne s'attendaient pas à cette fermeté de langage. Ils savaient aussi qu'ils avaient été disciples de Jésus, et, comme ils voyaient avec les deux apôtres l'homme qu'ils avaient guéri, ils ne pouvaient rien leur opposer. On fit sortir Pierre et Jean de l'assemblée, et l'on se mit à délibérer. Les ennemis du Sauveur étaient fort embarrassés : « Que faire à ces gens-ci? se disaient-ils. Ils ont fait un miracle qui est bien connu de tous les habitants de Jérusalem; on ne peut le nier, il est trop éclatant. » Enfin, on prit le parti

[1] Actes, chap. IV.

d'empêcher une plus grande divulgation, et, pour cela, on résolut de défendre avec menaces aux apôtres de parler à l'avenir de Jésus à qui que ce fût.

On fit donc revenir Pierre et Jean, et on leur défendit de parler, en quelque manière que ce fût, ni d'enseigner au nom de Jésus. Mais les apôtres répondirent : « Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu. Pour nous, nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues. » Ces paroles courageuses annonçaient au monde que la conscience humaine allait retrouver sa dignité, que l'homme n'obéirait plus désormais à l'homme en tant qu'homme, mais en tant qu'il serait revêtu de l'autorité de Dieu, et que, par conséquent, toute loi contraire à la loi de Dieu serait nulle pour la conscience. C'était la fin de la tyrannie.

Les princes du peuple et les prêtres, qui reconnaissaient d'ailleurs la justesse de la réponse des apôtres, n'osèrent, pour cette fois, passer outre : ils auraient craint de

soulever le peuple, qui avait été témoin du miracle et qui rendait gloire à Dieu de ce qui était arrivé, car tous connaissaient l'homme qui avait été guéri. On se contenta donc de les menacer encore, et on les renvoya libres. Pierre et Jean se hâtèrent de venir retrouver leurs frères, et ils leur racontèrent ce que leur avaient dit les princes des prêtres et les anciens.

Ces événements redoublèrent la ferveur des fidèles, qui ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une âme, et qui mettaient volontairement leurs biens à la disposition des apôtres. Or, il se trouva qu'un homme nommé Ananie, et Saphire, sa femme, vendirent ensemble un fonds de terre, et ils retinrent de concert une partie du prix, apportant le reste aux apôtres, comme s'ils ne retenaient rien. Ce manque de bonne foi devait recevoir une terrible punition. Ananie étant venu le premier, Pierre lui dit : « Ananie, comment Satan a-t-il tenté votre cœur, pour vous porter à mentir au Saint-Esprit et à détourner une partie du prix de

ce fonds de terre? Ne demeurait-il pas toujours à vous, si vous l'aviez voulu garder? Après même l'avoir vendu, le prix n'en était-il pas encore à vous? Comment donc avez-vous conçu ce dessein dans votre cœur? Ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu. »

Saint Pierre avait à peine prononcé ces paroles, qu'Ananie tomba et expira, et tous ceux qui apprirent cet événement furent saisis de frayeur. Quelques jeunes gens prirent le corps et allèrent l'enterrer. Environ trois heures après, Saphire, qui ne savait pas ce qui venait de se passer, arriva. Pierre lui dit : « Femme, dites-moi, n'avez-vous vendu votre fonds de terre que cela? — Non; nous ne l'avons vendu que cela, » répondit-elle. Alors Pierre lui dit : « Comment vous êtes-vous ainsi accordés ensemble pour tenter l'esprit du Seigneur? Voilà ceux qui viennent d'enterrer votre mari qui sont à la porte, et qui vont aussi vous porter en terre. » Au même instant, Saphire tomba aux pieds de l'apôtre et expira. Les jeunes

hommes rentrèrent, la trouvèrent morte, l'emportèrent et la placèrent à côté de son mari [1].

Cet événement répandit une grande frayeur parmi les fidèles et parmi tous ceux qui en entendirent parler. Il prouve en même temps que, dès cette époque, les fidèles contribuaient de leurs biens au culte et aux besoins de l'Église, et que tout ce qu'ils devaient donner était une propriété sacrée dont il n'était permis de rien détourner. C'est le commencement de la propriété temporelle ecclésiastique; on voit qu'elle remonte très-haut. Les paroles de saint Pierre montrent que les fidèles n'étaient pas strictement obligés de donner tous leurs biens, mais ils devaient contribuer dans une certaine proportion, et, par conséquent, ils devaient déclarer exactement ce qu'ils possédaient.

Les merveilles se multipliaient autour des apôtres; le peuple était rempli d'admiration, et les conversions devenaient de

[1] Actes, chap. v.

plus en plus nombreuses. En même temps, on amenait de tous côtés des malades à saint Pierre ; on les mettait sur des lits et des grabats, afin que, lorsque l'Apôtre passerait, son ombre au moins guérît quelqu'un d'eux. Et tous étaient guéris. Ces nouveaux triomphes devaient amener de nouvelles persécutions. Le grand prêtre, qui était de la secte des saducéens, et tous ceux de son opinion, ne purent supporter plus longtemps ces succès des apôtres ; ils les firent prendre et mettre en prison. Mais un ange leur ouvrit les portes pendant la nuit, il les fit sortir et leur dit : « Allez dans le temple, et prêchez-y hardiment les paroles de vie. » Les apôtres entrèrent dans le temple, dès le point du jour, et se mirent à prêcher.

Cependant le grand prêtre, et ceux qui étaient avec lui, songeaient à faire juger les prisonniers. Ils assemblèrent le conseil et les anciens du peuple d'Israël, et ils envoyèrent à la prison chercher les apôtres. Leurs officiers partirent et ouvrirent la pri-

son. Mais il n'y avait plus personne, et ils revinrent rapporter le mauvais succès de leur mission : « Nous avons, dirent-ils, trouvé la prison bien fermée, et les gardes debout devant les portes ; mais quand nous sommes entrés, nous n'avons trouvé personne. »

Cette nouvelle mit dans un grand embarras le capitaine des gardes et les princes des prêtres, et ils ne savaient à quoi se résoudre. Comme ils délibéraient sur cette affaire, quelqu'un vint leur dire que les hommes qu'ils avaient mis en prison étaient dans le temple, où ils parlaient au peuple. Le capitaine des gardes partit aussitôt avec ses officiers, et ils amenèrent les apôtres sans violence, dans la crainte d'être lapidés par le peuple. Quand les apôtres eurent été introduits devant le conseil, le grand prêtre leur dit : « Ne vous avions-nous pas expressément défendu d'enseigner en ce nom-là ? Cependant vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et vous voulez faire retomber sur nous le sang de cet homme. »

Pierre répondit au nom des apôtres : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez fait mourir en le suspendant sur le bois. C'est lui que Dieu a élevé par sa puissance, comme étant le Prince et le Sauveur, pour donner à Israël la pénitence et la rémission des péchés. Et nous, nous sommes les témoins de ce que nous vous disons, et le Saint-Esprit, que Dieu a donné à tous ceux qui lui obéissent, est témoin avec nous. »

Ces paroles excitèrent la fureur des prêtres, et ils songeaient à faire mourir les apôtres. Alors un pharisien, nommé Gamaliel, docteur de la loi, et jouissant d'une grande autorité, se leva et dit : « Voici le conseil que je vous donne : Ne vous mêlez point de ce qui regarde ces gens-là, et laissez-les faire ; car, si ce conseil ou cette œuvre vient des hommes, elle se détruira ; mais si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire, et vous vous exposerez à combattre contre Dieu lui-même. » On se ren-

dit à cet avis si sage, et on laissa aller les apôtres. Mais la haine avait voulu obtenir au moins quelque satisfaction. On ne renvoya les apôtres qu'après les avoir fait fouetter, et en leur défendant encore une fois de parler à l'avenir au nom de Jésus. Les apôtres sortirent de l'assemblée tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir ces outrages pour le nom de Jésus, et ils ne cessèrent point d'enseigner tous les jours et d'annoncer Jésus-Christ dans le temple et dans les maisons.

C'est alors que la multitude croissante des fidèles obligea les apôtres à instituer des *diacres* ou *serviteurs*, pour se décharger sur eux d'une partie des soins matériels que demandait le gouvernement de l'Église. Les sept premiers diacres furent Étienne, homme plein de foi et du Saint-Esprit, dit l'Écriture, et qui mérita d'être le premier martyr; Philippe, qui était de Césarée, en Palestine, et qui évangélisa plus tard Samarie; Prochore, qui devint, à ce que l'on

croit, le premier évêque de Nicomédie; Nicanor, sur qui on a peu de détails authentiques; Timon ou Timothée, premier évêque de Bostres, en Arabie; Parménas, qui fut matyrisé sous le règne de Trajan; et Nicolas, prosélyte d'Antioche, qui était passé d'abord du paganisme au judaïsme. Les noms des sept diacres indiquent qu'ils étaient tous d'origine grecque, ou au moins qu'eux ou leurs pères avaient habité les divers pays où la race grecque était établie.

Le diacre Étienne ne tarda pas à rendre un magnifique témoignage de sa foi. Plein de grâce et de force, il opérait de grands miracles parmi le peuple, et il confondait les ennemis de Jésus-Christ par la sagesse et la vigueur de ses discours. On l'accusa de parler contre le lieu saint et contre la loi. Le grand prêtre, devant qui on l'avait amené, lui demanda si ces accusations étaient vraies. Étienne répondit en prenant hardiment le rôle d'accusateur contre ses adversaires et contre ses juges; il leur mon-

tra que c'étaient eux qui méprisaient Moïse et qui violaient ses lois, et qu'il n'y avait aucun blasphème à dire que le temple sera détruit; enfin il établit que le prophète promis par Moïse est Jésus, persécuté, condamné et mis à mort par les Juifs.

Un pareil discours ne pouvait qu'exciter la rage de ses ennemis; ils grinçaient des dents contre lui; mais Étienne, tout rempli du Saint-Esprit, et levant les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu, et il s'écria : « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu. » Alors ils se mirent à crier tous ensemble en se bouchant les oreilles, et ils se jetèrent sur le courageux diacre. Ils l'entraînèrent ensuite hors de la ville, et ils le lapidèrent. Mais Étienne, toujours calme et tranquille, priait pour ses bourreaux : « Seigneur Jésus, disait-il, recevez mon esprit. » Puis il se mit à genoux, et cria à haute voix : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » Et il s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

Or, les témoins qui lapidaient Étienne avaient déposé une partie de leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme, afin de pouvoir lancer plus facilement les pierres contre le saint martyr. Ce jeune homme s'appelait Saul. Il était plein de zèle pour la loi de Moïse, et consentait comme les autres à la mort d'Étienne. On sait que Saul devint plus tard l'apôtre saint Paul [1].

Le martyre de saint Étienne fut comme le signal d'une violente persécution qui sévit pendant presque toute la vingt-neuvième année de l'ère chrétienne. Les fidèles furent obligés de se disperser. Saul se distinguait par son ardeur à rechercher les fidèles et à les faire mettre en prison. Le diacre Philippe alla prêcher à Samarie. Il y rencontra un fameux magicien, nommé Simon, qui séduisait le peuple par ses prestiges, et qui se faisait passer pour un Dieu, et pour le Tout-Puissant lui-même. Frappé des vrais miracles que faisait Philippe, Simon se convertit ou feignit de se convertir

[1] Actes, chap. VII.

et reçut le baptême. Pierre et Jean vinrent imposer les mains, c'est-à-dire donner la confirmation, aux nouveaux fidèles, parce que Philippe, qui n'était que diacre, ne le pouvait pas faire.

Simon ayant vu que les apôtres, par l'imposition des mains, transformaient les fidèles en d'autres hommes, et que, d'ailleurs, ils jouissaient d'une plus grande autorité que les autres croyants, voulut acquérir le même pouvoir et la même dignité. Il offrit pour cela de l'argent aux apôtres, en leur disant : « Donnez-moi aussi ce pouvoir, afin que ceux à qui j'aurai imposé les mains reçoivent le Saint-Esprit. » Mais Pierre lui dit : « Que ton argent périsse avec toi, toi qui as cru que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent. Tu n'as point de part et tu ne peux rien prétendre à ce ministère, car ton cœur n'est pas devant Dieu. Fais donc pénitence de cette méchanceté, et prie Dieu afin que, s'il est possible, il te pardonne cette pensée de ton cœur; car je vois que tu es dans un

fiel amer et dans les liens de l'iniquité. — Priez le Seigneur pour moi, répondit Simon, priez le Seigneur, afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous avez dit. »

Saint Pierre venait de condamner la première hérésie, la simonie, qui trafique des choses saintes. Quant à Simon, poussé par l'orgueil et par l'avarice, il ne fit que s'endurcir davantage, et s'appliqua de nouveau à la magie. Il s'opposa de toutes ses forces aux progrès de l'Évangile, et, quittant Samarie, il parcourut divers pays où il pervertit un grand nombre de personnes. A Tyr, il acheta une femme de mauvaise vie, nommée Hélène ou Sélène (la Lune), et il la menait partout avec lui. Il disait tantôt que c'était la fameuse Hélène, femme de Ménélas, que le Troyen Pâris avait amenée à Troie plus de douze siècles auparavant; tantôt que c'était Minerve, la déesse de la sagesse. Alors il en faisait la première intelligence et la mère de toutes choses; enfin, il poussait quelquefois le blasphème jusqu'à lui donner le nom du Saint-Esprit.

Pour lui, il voulait passer pour la grande vertu de Dieu, pour le Verbe et pour le Messie, et les païens, trompés sur son compte, croyaient que ses disciples étaient des chrétiens, comme les vrais disciples de Jésus-Christ. Après avoir parcouru diverses provinces et séduit beaucoup de monde par ses prestiges, l'imposteur quitta l'Orient, et vint à Rome sous le règne de l'empereur Claude : c'est là que nous le retrouverons.

L'an 30, qui était la deuxième année du Pontificat de saint Pierre, un glorieux événement vint consoler l'Église naissante des douleurs de la persécution. Saul, miraculeusement terrassé sur le chemin de Damas, reconnut la divinité de Jésus-Christ, et, transformé en apôtre, il se mit à prêcher dans les synagogues de Damas que Jésus est le Fils de Dieu. Ce n'était plus Saul, le complice de la mort de saint Étienne et le persécuteur des chrétiens ; c'était Paul, l'apôtre des nations, qui confondait les Juifs et qui allait convertir tant de milliers

de païens. Les juifs de Damas, étonnés d'abord de son changement, finirent par s'en irriter, et ils formèrent le dessein de le tuer. Paul fut averti, et comme ses ennemis faisaient garde aux portes de la ville pour le saisir lorsqu'il en sortirait, les disciples le prirent, et le descendirent dans une corbeille pendant la nuit de l'autre côté de la muraille.

Cependant la paix avait été rendue à l'Église; la persécution, en dispersant les fidèles, n'avait fait que répandre plus vite au dehors la semence de l'Évangile; Samarie, Damas, Antioche, la Phénicie, l'île de Chypre et d'autres pays reçurent dès lors la bonne nouvelle. On pense que les dispositions de l'empereur Tibère furent pour quelque chose dans le retour de la paix. Cet empereur romain, qui joignait la cruauté à la dissimulation, et dont la vie infâme n'était que trop d'accord avec la corruption de son temps, avait reçu de Pilate un rapport sur les miracles, sur la sainteté et sur la mort de Jésus-Christ. Il

conçut une si haute idée du Sauveur, qu'il pensa même à le mettre au nombre de ses dieux, et il témoigna au moins de son estime pour lui en défendant, sous peine de mort, d'accuser ou de molester ceux qui faisaient profession d'être ses disciples.

Saint Pierre, qui était resté à Jérusalem pendant la persécution, profita du calme rendu à l'Église pour visiter les fidèles des environs; pasteur suprême des brebis et des agneaux, il lui appartenait de se rendre compte par lui-même de l'état de la religion. Il vint donc à Lydda, petite ville connue dans la suite sous le nom de Diospolis, et située à une dizaine de lieues de Jérusalem. Il y trouva un homme nommé Énée, qui depuis dix-huit ans était couché sur un lit, parce qu'il était paralytique, et il lui dit : « Énée, le Seigneur Jésus-Christ te guérit; lève-toi et arrange toi-même ton lit. » Et le paralytique se leva aussitôt. Tous ceux qui demeuraient à Lydda et dans les environs virent l'homme que saint Pierre avait guéri, et ils se convertirent.

Il y avait a Joppé, parmi les disciples, une femme nommée Tabitha ou Dorcas (*chèvre sauvage*, en syriaque et en grec), cette femme faisait beaucoup de bonnes œuvres et distribuait d'abondantes aumônes. Elle tomba malade pendant que saint Pierre était à Lydda, et elle mourut. On lava son cadavre selon la coutume du pays, et on le plaça dans une chambre haute. Comme il n'y avait pas loin de Joppé à Lydda, et qu'on savait que Pierre se trouvait dans cette ville, les disciples lui envoyèrent deux hommes pour le prier de venir jusque chez eux. Pierre partit aussitôt et arriva avec les envoyés. On le mena aussitôt à la chambre haute, où toutes les veuves se présentèrent à lui en pleurant, et en lui montrant les tuniques et les vêtements que Dorcas faisait pour elles. Alors Pierre fit sortir tout le monde, puis il se mit à genoux, pria, et, se tournant vers le corps, il dit : « Tabitha, levez-vous. » La morte ouvrit les yeux au même instant, et, ayant vu Pierre, elle se mit sur son séant.

Il lui donna aussitôt la main et la leva, et ayant appelé ses disciples et les veuves, il la leur présenta vivante. Ce nouveau miracle fut su de toute la ville de Joppé, et beaucoup crurent au Seigneur. Pierre resta plusieurs jours à Joppé chez un corroyeur nommé Simon [1].

Jusqu'à cette époque, l'Évangile n'avait encore été prêché qu'aux Juifs ou à des païens déjà convertis au judaïsme. Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ avait donné ordre à ses apôtres d'enseigner toutes les nations, et le temps était venu où cet ordre devait recevoir son exécution.

Il y avait à Césarée de Palestine un homme nommé Corneille (Cornélius), centurion ou commandant d'une cohorte romaine appartenant à la légion Italique. Cet homme, quoique né dans le paganisme, avait reconnu la vanité des idoles; au fond de son cœur il n'adorait que le vrai Dieu, ainsi que toute sa maison, et il faisait d'abondantes aumônes et de ferventes prières. Un

[1] Actes, chap. IX.

jour, vers la neuvième heure, c'est-à-dire vers trois heures de l'après-midi, il vit clairement dans une vision un ange de Dieu qui se présenta devant lui et lui dit : « Corneille ! » Il fut saisi de frayeur à la vue de l'ange, et il dit : « Seigneur, que demandez-vous de moi? » L'ange reprit : « Tes prières et tes aumônes sont montées jusqu'en la présence de Dieu, et il s'en est souvenu. Envoie donc quelques hommes à Joppé, et fais venir un certain Simon, surnommé Pierre, qui est logé chez un corroyeur nommé Simon, dans une maison qui est près de la mer : c'est lui qui te dira ce qu'il faut que tu fasses. »

L'ange s'étant retiré, Corneille appela deux de ses serviteurs et un soldat qui craignaient Dieu ; il leur raconta ce qui venait de lui arriver, et les envoya à Joppé. Le lendemain, pendant que ces hommes étaient en chemin (il y avait environ quinze lieues de Césarée à Joppé), Pierre monta sur la terrasse de la maison où il demeurait, vers la sixième heure du jour ou midi, et il sen-

tit le besoin de manger quelque chose. Mais pendant qu'on lui préparait à manger, il tomba dans un ravissement d'esprit; il vit le ciel ouvert, et un vase comme une grande nappe qu'on descendait par les quatre coins du ciel en terre, et, dans ce vase, il y avait de toutes sortes d'animaux terrestres à quatre pieds, de reptiles et d'oiseaux du ciel. Alors il entendit une voix qui lui dit : « Lève-toi, Pierre, tue et mange. » Mais Pierre répondit : « Je n'ai garde, Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé d'impur ni de souillé. » On sait qu'il était défendu de manger de plusieurs sortes de viandes, comme par exemple de la chair de lièvre et de celle de porc.

La voix reprit : « N'appelle pas impur ce que Dieu a purifié. » Et la même vision se représenta par trois fois; puis le vase fut retiré dans le ciel. Pierre se demandait en lui-même ce que pouvait signifier cette vision, lorsque les hommes envoyés par Corneille se présentèrent à la porte du corroyeur, en demandant si ce n'était pas là

qu'était logé Simon, surnommé Pierre. L'Apôtre méditait encore sur la vision qu'il venait d'avoir, lorsque l'Esprit de Dieu lui dit intérieurement : « Voici trois hommes qui te demandent. Lève-toi, descends, et n'hésite point à aller avec eux, car c'est moi qui les ai envoyés. » Pierre descendit et leur dit : « Je suis celui que vous cherchez; pourquoi êtes-vous venus ici? » Ils répondirent : « Le centurion Corneille, homme juste et craignant Dieu, selon le témoignage que lui rend toute la nation juive, a été averti par un ange saint de vous faire venir en sa maison et d'écouter vos paroles. » Pierre les fit alors entrer; il les garda le reste du jour et la nuit, et le lendemain il partit avec eux et quelques-uns des frères de la ville de Joppé, qui l'accompagnaient.

On arriva le jour suivant à Césarée, où Corneille attendait avec ses parents et ses plus intimes amis, qu'il avait convoqués chez lui. Au moment où Pierre entra, Corneille s'avança vers lui et, se jetant à ses

pieds, il se prosterna. Mais Pierre le releva en lui disant : « Levez-vous ; je ne suis qu'un homme comme vous. » Et il se rendit avec lui dans l'intérieur de la maison, où il trouva tous ceux qui s'y étaient réunis. « Vous savez, dit l'Apôtre à Corneille, que les Juifs ont en abomination d'avoir quelque commerce avec un étranger et de demeurer chez lui ; mais Dieu m'a fait voir que je ne dois regarder aucun homme comme impur ou souillé. C'est pourquoi, dès que vous m'avez mandé, je n'ai point hésité à venir. Je vous prie donc de me dire pourquoi vous m'avez envoyé chercher. » Corneille raconta la vision qu'il avait eue, et les indications que l'ange lui avait données.

Alors Pierre prononça ce discours, qui est la première prédication faite aux païens ou gentils : « En vérité, je reconnais que Dieu ne fait point acception de personnes, mais qu'en toute nation, celui qui le craint et dont les œuvres sont justes, lui est agréable. Dieu s'est fait entendre aux enfants

d'Israël en leur annonçant la paix par Jésus-Christ, qui est le Seigneur de tous. Or, vous savez ce qui est arrivé dans toute la Judée, et qui a commencé par la Galilée, après le baptême que Jean a prêché ; comment Dieu a oint de l'Esprit-Saint et de la force ce Jésus qui passait partout en faisant du bien, et guérissant tous ceux qui étaient sous la puissance du démon, parce que Dieu était avec lui. Pour nous, nous sommes les témoins de toutes les choses qu'il a faites dans la Judée et dans Jérusalem. Cependant on l'a fait mourir en l'attachant à une croix ; mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et il a voulu qu'il se manifestât, non à tout le peuple, mais aux hommes qu'il avait choisis avant tous les temps, à nous, qui avons mangé et bu avec lui depuis qu'il est ressuscité d'entre les morts. Et il nous a commandé d'attester et de prêcher devant le peuple que c'est lui qui a été établi de Dieu pour être le juge des vivants et des morts. Tous les prophètes lui ont rendu témoignage, et tous ceux qui croient

en lui recevront par son nom la rémission de leurs péchés. »

Pierre parlait encore, lorsque le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole de Dieu. Et les fidèles d'entre les Juifs qui étaient venus avec Pierre furent frappés d'étonnement, en voyant que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les gentils, car ils les entendaient parler diverses langues et glorifier Dieu. Pierre dit alors : « Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont déjà reçu le Saint-Esprit comme nous ? » Et il les fit baptiser au nom du Seigneur Jésus-Christ [1]. La vocation des gentils commençait à se réaliser ; tous les hommes redevenaient les enfants de Dieu. Cet événement se passa l'an 34 de l'ère chrétienne ; il prouve une fois de plus que saint Pierre agissait en tout comme le chef suprême de l'Église.

C'est vers la même époque, et probablement quelque temps avant la conversion de Corneille, que saint Pierre se rendit

[1] Actes, chap. x.

pour la première fois à Antioche. Cette ville était alors considérée comme la capitale de l'Orient, et c'est là que les fidèles, qui s'y multipliaient tous les jours, reçurent le nom de *Chrétiens*, *Christiani*, disciples du Christ. On pense généralement que saint Pierre établit sa chaire dans cette ville trois ans après l'ascension du Sauveur, c'est-à-dire l'an 34 de l'ère chrétienne, mais d'autres avancent cet événement de deux ans, et cette opinion nous paraît plus propre à concilier les divers événements rapportés dans les *Actes des apôtres*. Saint Pierre, après avoir été à Samarie avec saint Jean, revint à Jérusalem. Il y était lorsque saint Paul s'échappa de Damas; saint Barnabé, qui est regardé comme le premier des soixante-dix disciples du Sauveur et qui mérita le titre d'apôtre par son zèle et par ses travaux, présenta saint Paul à saint Pierre et à saint Jacques, et le converti de Damas resta quinze jours avec saint Pierre. C'est probablement après cette visite que saint Pierre se rendit à Antioche, dont il fit

sa principale résidence, de l'an 33 à l'an 40, quoiqu'il la quittât souvent, selon que le demandaient les besoins de l'Église universelle. Ainsi il était revenu une première fois à Jérusalem, et il s'était rendu de là à Lydda, à Joppé et à Césarée. Il retourna encore une fois à Jérusalem après la conversion de Corneille.

La nouvelle de cette conversion et du baptême d'un païen avait surpris les apôtres et les frères qui étaient à Jérusalem; quelques frères furent même scandalisés de ce que Pierre n'avait pas auparavant obligé le nouveau converti à l'accomplissement des diverses cérémonies de la loi de Moïse. A la tête des murmurateurs se trouvait Cérinthe, qui tomba plus tard dans l'hérésie, et qui ne craignit pas de faire des reproches à saint Pierre sur sa manière d'agir[1]. Il prétendait qu'il n'y avait que ceux qui avaient été circoncis qui pussent recevoir le baptême, et il disait avec ceux de son parti : « Pourquoi avez-vous été chez des

[1] Saint Épiphane, *Hæres.* 28, c. 2.

hommes incirconcis et avez-vous mangé avec eux? » Saint Pierre aurait pu agir d'autorité; il aima mieux expliquer sa conduite; il raconta donc aux fidèles comment les choses s'étaient passées, et il termina son récit par ces paroles : « Je me suis souvenu de cette parole du Seigneur : Jean a baptisé dans l'eau, mais vous, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. Puis donc que Dieu leur avait donné (à Corneille et à ses gens) la même grâce qu'à nous qui avons cru au Seigneur Jésus-Christ, qui étais-je, moi, pour m'opposer au dessein de Dieu? » Ces paroles apaisèrent les murmures, et les chrétiens glorifièrent Dieu en disant : « Dieu a donc aussi fait part aux gentils de la pénitence qui mène à la vie. » Cependant les mêmes difficultés se représentèrent plus tard, et elles ne furent complétement résolues qu'au concile de Jérusalem.

Le nombre des fidèles devenait de plus en plus considérable; la persécution qui les avait dispersés, n'avait fait que multiplier les prédicateurs de l'Évangile, et les apôtres

allaient à leur tour se répandre dans tout l'univers pour y annoncer la bonne nouvelle. On place à l'an 40 ou 41 de l'ère chrétienne cette dispersion des apôtres. Avant de se séparer, ils dressèrent la formule de foi connue sous le nom de *Symbole des apôtres*. Voici cette formule :

« Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre,

« Et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur,

« Qui a été conçu du Saint-Esprit, et est né de la vierge Marie,

« Qui a souffert sous Ponce-Pilate, est mort et a été enseveli,

« Qui est descendu aux enfers, et le troisième jour est ressuscité des morts,

« Qui est monté aux cieux et est assis à la droite de Dieu, le Père tout-puissant,

« D'où il viendra juger les vivants et les morts.

« Je crois au Saint-Esprit,

« A la sainte Église catholique,

« A la communion des saints,

« A la rémission des péchés,
« A la résurrection de la chair,
« Et à la vie éternelle. »

Jamais les grandes vérités de la religion n'avaient été affirmées avec autant de netteté et d'assurance; mais ce symbole était une déclaration de guerre à toutes les fausses religions qui régnaient dans le monde. Partout dominait l'idôlatrie et la croyance à plusieurs dieux, et douze pauvres juifs se proposaient de renverser ce trône du démon qui paraissait inébranlable. Un seul Dieu, guerre à tous les faux dieux! un Dieu créateur, guerre à tous les philosophes qui croyaient à l'éternité du monde! un Dieu en trois personnes, mystère qui allait révolter la raison humaine; un Dieu-Homme, né d'une vierge, autre mystère non moins redoutable que celui de la Rédemption! Et quelles vérités terribles pour cette humanité plongée dans tous les désordres et ne songeant plus qu'à la vie présente! Un jugement après la mort, la résurrection du corps et l'immortalité de l'âme! Les apôtres al-

laient donc se heurter contre toutes les difficultés, contre la raison, contre les passions, contre les préjugés, contre les habitudes, contre tous les vices et toutes les corruptions. Dire qu'ils sont sortis vainqueurs d'une pareille lutte, n'est-ce pas dire qu'ils étaient vraiment les envoyés de Dieu?

III

SAINT PIERRE A ROME.

Rome était alors la capitale de presque tout le monde connu ; son empire s'étendait sur la Gaule, sur l'Espagne, sur l'Italie, sur la Grèce, sur l'Asie mineure, sur l'Asie jusqu'à l'Euphrate, sur l'Égypte et sur tout le nord de l'Afrique : les immenses empires des Nabuchodonosor, des Cyrus et des Alexandre s'étaient presquc tout entiers engloutis dans cet empire plus immense encore, qui avait fini par ne plus rencontrer

à l'Occident d'autres bornes que le grand Océan. Toute la puissance du monde était donc concentrée dans cette ville, dont les citoyens étaient les rois de la terre. Les lettres, les arts, les sciences y étaient portés à un degré suprême ; jamais on n'avait vu de plus grands poëtes, de plus habiles orateurs, de plus érudits historiens ; la musique, la peinture, l'architecture et la sculpture prodiguaient leurs chefs-d'œuvre ; les sciences naturelles faisaient de rapides progrès ; la mécanique n'avait pas déchu depuis Archimède, et les études philosophiques étaient en honneur ; et aux jouissances de l'intelligence s'ajoutaient toutes celles que peuvent désirer les sens : il y avait de magnifiques et moelleux vêtements, des fêtes superbes, des représentation théâtrales, des jeux publics, des combats de gladiateurs et de bêtes féroces, des bains voluptueux, des repas qui ont rendu célèbres les Lucullus et les Apicius.

Que manquait-il donc à ces maîtres du monde, logés dans des palais de marbre, eni-

vrés de toutes les voluptés, servis par des esclaves sur lesquels ils avaient un droit absolu de vie et de mort? La civilisation romaine avait acquis un tel degré de développement, qu'il est douteux que la civilisation moderne pût lutter avantageusement avec elle, si on ne la considérait qu'au point de vue matériel et au point de vue des arts et des lettres.

Des plaies hideuses se cachaient sous ces brillants dehors, sans doute, mais c'étaient précisément de nouveaux obstacles aux triomphe de la doctrine évangélique. En haut de la société, il n'y avait plus de croyance; le scepticisme avait envahi toutes les intelligences; le grand nombre se précipitait dans des voluptés qui n'ont pas même de nom dans la langue chrétienne; quelques âmes plus fières se réfugiaient dans le suicide, seul remède qu'elles vissent au dégoût de la vie. En bas, il n'y avait qu'une masse corrompue et que des foules innombrables d'esclaves, qui n'étaient pas même considérés comme des personnes, et

que le maître traitait comme une chose aussi vile que le plus vil animal. Il n'y avait aucun refuge pour les faiblesses inhérentes à l'humanité : la vieillesse n'était plus respectée, et les plus vertueux citoyens jetaient même dans une île du Tibre leurs esclaves devenus trop vieux pour leur rendre encore quelques services; l'enfance était corrompue presque dès le berceau et soumise à d'épouvantables outrages; la femme n'était qu'un instrument de plaisir ou un objet de mépris; le pauvre était le rebut de tous, et personne ne songeait qu'il y eût dans ces corps amaigris et souffrants une âme créée à l'image de la Divinité.

La Divinité elle-même n'était plus connue, car on ne connaissait que le destin, le hasard, le néant, ou des dieux plus infâmes encore que les hommes les plus corrompus. On célébrait en leur honneur de honteux mystères ou des fêtes publiques qui n'étaient guère que des leçons d'immoralité : faire le simple récit de leurs actions, c'était outrager la pudeur la moins délicate. Ju-

piter était un adultère, Mercure un voleur, Vénus une impudique, et ainsi des autres.

Aussi, toute cette société s'en allait-elle en pourriture : les vertus naturelles devenaient de plus en plus rares; la famille se dissolvait; on ne respectait plus les lois les plus sacrées, et il avait fallu faire des lois spéciales pour encourager les citoyens au mariage, tant les excès de la débauche inspiraient d'horreur pour les devoirs les moins pénibles.

Un tel peuple ne pouvait rester libre : la liberté chez lui avait péri dans de longues et sanglantes convulsions, et ce roi du monde était, depuis un demi-siècle, soumis à des princes dont l'autorité remplaçait au moins la vertu disparue. César Auguste, sous le règne de qui Jésus-Christ était né, avait gouverné en roi habile et clément; Tibère, sous qui Jésus-Christ mourut, fut un tyran soupçonneux, cruel et corrompu; Caligùla fut un fou furieux, qui se livra, pendant quatre ans, à tous les excès de la

folie, de l'orgueil et de la cruauté, et qui alla jusqu'à souhaiter que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, afin de pouvoir la couper d'un seul coup. Voilà ce qu'étaient les empereurs romains, les dominateurs du monde, et le peuple était tombé si bas qu'il les adorait comme des dieux, qu'il tolérait leurs caprices insensés et qu'il applaudissait à leurs folies. Un dernier reste de fierté romaine amena pourtant la chute de Caligula, mais la liberté ne put reparaître, et l'on tomba sous le joug de l'imbécile Claude, dont l'élévation ne servit qu'à rendre plus célèbres les monstrueuses débauches de Messaline, sa première femme, et qui périt empoisonné par Agrippine, sa seconde femme. Agrippine était la digne mère de Néron, dont le nom seul serait aujourd'hui le plus sanglant outrage.

Voilà où en était Rome, mélange effrayant de luxe et de misère, de grandeur et d'avilissement, où les lettres ne servaient plus guère qu'à louer la tyrannie, les arts qu'à corrompre les mœurs, la science qu'à re-

chercher les moyens d'augmenter le bien-être des puissants, la religion qu'à pervertir l'intelligence et le cœur, lorsque saint Pierre résolut de s'y rendre pour y prêcher Jésus-Christ crucifié, pour y renverser le culte des faux dieux, et y faire fleurir toutes les vertus évangéliques.

Il convenait que le chef des apôtres établît son siége dans la capitale même du monde, et, puisque l'empire de Jésus-Christ devait succéder à l'empire romain, c'était Rome qu'il fallait attaquer. Mais avec quelles armes? Pierre était pauvre, sans lettres, sans puissance : n'était-ce pas une entreprise insensée, et digne de tous les mépris des hommes raisonnables?

Or, la première année du règne de l'empereur Claude, on vit arriver à Rome un homme au front chauve, aux joues creusées par le jeûne et par les larmes, vêtu pauvrement, presque nu-pieds, seul et un bâton à la main, et n'ayant pour toute arme que son *Credo* dans la mémoire, et Jésus dans le cœur. « Il venait, a dit un écrivain, ensei-

gner le Dieu unique, le Dieu chaste, le Dieu juste, le Dieu miséricordieux et compatissant, le Dieu terrible, le seul Dieu. Il venait établir l'humilité dans ce royaume de l'orgueil, la pureté dans ce centre de la luxure, la liberté chrétienne dans cet enfer de la tyrannie. Il apportait la famille avec l'indissolubilité du lien conjugal et le respect pour la vie de l'enfant; il venait restituer à l'esclave sa dignité d'homme, et y ajouter la dignité de l'enfant de Dieu [1]. » Il périt dans la lutte, mais moins de trois cents ans après, l'un de ses successeurs voyait la croix triompher sur les étendards des Romains, et, depuis bientôt dix-huit siècles, des millions de chrétiens vont baiser la pierre de son tombeau.

On a peu de détails circonstanciés sur le premier séjour de saint Pierre à Rome. Il est probable qu'il fixa sa demeure habituelle au delà du Tibre, dans la région transtibérine, le Transtévère actuel, puisque c'était là le

[1] L. Veuillot, *de quelques Erreurs sur la Papauté.*

quartier qu'habitaient les juifs. Il rencontra à Rome le juif Philon, savant philosophe d'Alexandrie, en Égypte, qui avait embrassé la philosophie de Platon, et qui cherchait à concilier avec la Bible les doctrines platoniciennes. Philon avait été député à Rome auprès de Caligula, pour essayer d'obtenir le droit de citoyens romains en faveur des Alexandrins, mais il ne réussit pas, et se vengea de son échec en composant un discours satirique contre l'empereur. On a de lui un livre *de la Vie contemplative*, où il décrit la vie des Thérapeutes ou serviteurs de Dieu, qui vivaient de son temps en Égypte; il en fait une secte juive, mais Eusèbe et saint Jérôme pensent que ces thérapeutes étaient des chrétiens. Quelques auteurs ont avancé que Philon fut converti par saint Pierre; on n'a aucune preuve positive de ce fait; s'il s'est converti, il n'a pas persévéré, car ses livres contiennent tous des doctrines opposées aux vérités du christianisme.

Le zèle de saint Pierre ne se borna pas

aux personnes de sa nation. Dès ce premier voyage à Rome, il convertit plusieurs officiers de l'empereur; et ce fut sur leurs prières et celles des autres fidèles qu'il chargea saint Marc, son disciple, d'écrire un évangile. Saint Marc était juif comme saint Pierre, mais il était né dans la Cyrénaïque, province africaine voisine de l'Égypte. On pense qu'il fut converti par les apôtres, après la résurrection, et que c'est lui que saint Pierre appelle son *fils* dans sa première épître, parce qu'il était son disciple particulier et le compagnon de ses courses apostoliques. Quand l'Évangile de saint Marc eut été écrit, saint Pierre l'approuva et le recommanda aux fidèles, et ce fut quelque temps après qu'il envoya son disciple à Alexandrie, en qualité d'évêque. Ainsi saint Pierre, qui avait fondé l'Église d'Antioche, et qui devait rester évêque de Rome, institua le siége d'Alexandrie, qui était le plus important de l'Orient après celui d'Antioche. Saint Marc se rendit en Égypte par la Cyrénaïque, et il

eut l'honneur d'y mourir pour la foi quelques années avant le martyre de saint Pierre [1].

Les juifs de Rome voyaient avec peine les succès de l'apôtre ; ils manœuvrèrent contre les chrétiens auprès de l'empereur, et Claude, qui ne mettait guère de différence entre ce qu'il regardait comme deux sectes de la même religion, expulsa également les disciples et les ennemis du Sauveur. Pierre quitta Rome, et se mit à parcourir la Cappadoce, le Pont, la province d'Asie et la Bithynie, convertissant un grand nombre de personnes sur son passage, et établissant partout des évêques pour gouverner les nouvelles Églises. Il arriva à Jérusalem l'an 43 ou 44 de l'ère chrétienne.

Il régnait alors une famine qu'avait prédite le prophète Agabus quelques années auparavant, et saint Paul et saint Barnabé avaient apporté d'Antioche à Jérusalem des

[1] Sèlon les *Actes de saint Marc*, rapportés par les Bollandistes, ce saint n'aurait été martyrisé qu'en l'an 68 de l'ère chrétienne.

aumônes pour soulager les fidèles. A la famine se joignit la persécution. Hérode Agrippa, petit-fils de cet Hérode qui avait ordonné le massacre des Innocents, à l'époque de la naissance de Sauveur, était alors roi sous la suzeraineté des Romains, et dans la dernière année de son règne. Il affectait un grand zèle pour la loi de Moïse; on n'eut pas de peine à l'exciter contre les chrétiens. Il fit d'abord saisir saint Jacques, surnommé le Majeur, pour le distinguer de l'autre apôtre du même nom, qui était évêque de Jérusalem. Jacques le Majeur était fils de Zébédée et de Salomé, l'une des saintes femmes, frère de saint Jean l'Évangéliste, et proche parent de Jésus-Christ; Salomé, sa mère, était cousine-germaine de la sainte Vierge. Il avait assisté à la transfiguration du mont Thabor, et à l'agonie dans le jardin des Oliviers. Il quitta la Judée peu après le martyre de saint Étienne, alla, selon la tradition, prêcher l'Évangile aux douze tribus d'Israël dispersées dans le monde, et pénétra jusqu'en Espagne. C'est à

son retour de ces missions lointaines qu'il fut dénoncé au roi Agrippa, et mis en prison quelques jours avant la fête de Pâque. Le dénonciateur du saint Apôtre fut si frappé de son courage et de sa constance, qu'il se déclara chrétien lui-même et fut condamné à être décapité avec saint Jacques. Comme on le conduisait au supplice, il demanda pardon au saint de l'avoir ainsi livré à ses bourreaux. L'Apôtre s'arrêta un instant, se tourna vers lui, et lui dit en l'embrassant : « La paix soit avec vous! » Le paganisme n'avait pas accoutumé les hommes à de pareils traits de charité.

Le corps de saint Jacques fut d'abord enterré à Jérusalem; mais peu de temps après ses disciples le transportèrent en Espagne, et le déposèrent à Iria-Flavia (el Padron), sur les frontières de la Galice. Ces précieuses reliques furent plus tard transférées à quatre milles de là, dans une ville dont le siége épiscopal reçut le titre de *ad Sanctum Jacobum apostolum;* les Espagnols dirent

par abréviation *Giacomo Postolo*, d'où est venu le nom de *Compostelle*[1]. On sait que Saint-Jacques de Compostelle est devenu l'un des pèlerinages les plus célèbres de toute la chrétienté.

Agrippa voyant que le supplice de saint Jacques avait fait plaisir aux juifs, voulut encore augmenter sa popularité en faisant saisir saint Pierre. On pense que l'Apôtre fut arrêté la veille même de la fête de Pâque, ce qui força de différer l'exécution de son supplice. Pierre fut mis en prison, et quatre bandes de quatre soldats chacune furent chargées de le garder. Afin de s'assurer encore mieux de sa personne, on l'avait lié de deux chaînes, et quelques auteurs ont même pensé que des gardes étaient attachés avec le prisonnier, comme cela se pratiquait ordinairement chez les Romains. Le roi Agrippa pouvait donc espérer que le prisonnier ne lui échapperait pas, et qu'il

[1] D'autres dérivent ce nom des mots *Campus stellæ*, champ de l'étoile, nom qu'aurait porté la ville au moyen âge.

pourrait le faire mourir devant tout le peuple après la fête de Pâque.

Mais les desseins des méchants devaient encore être une fois déjoués. Pendant que Pierre était gardé dans sa prison, toute l'Église de Jérusalem adressait de continuelles prières à Dieu pour lui. La nuit d'après l'octave de Pâque, qui précéda le jour qu'Hérode Agrippa avait fixé pour le supplice, comme Pierre dormait, lié de ses deux chaînes, entre deux soldats, et que les soldats qui étaient devant la porte gardaient la prison, un ange du Seigneur parut tout à coup, et le cachot se remplit d'une vive lumière. L'ange poussa Pierre pour l'éveiller et lui dit : « Lève-toi promptement. » Au même moment les chaînes tombèrent de ses mains, et l'ange ajouta : « Mets ta ceinture et chausse-toi. » Il le fit. « Prends tes vêtements et suis-moi, » dit encore l'ange. Pierre sortit donc, et il suivait l'ange, ne sachant trop si tout cela n'était pas un rêve. Lorsqu'ils eurent passé la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de

fer par où l'on entrait dans la ville, et la porte s'ouvrit d'elle-même devant eux. Ils entrèrent, marchèrent ensemble le long d'une rue, et l'ange alors se retira.

Pierre se reconnut enfin, et il se dit à lui-même : « Je vois bien maintenant que le Seigneur a envoyé son ange et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et des juifs qui m'attendaient. » Et après avoir réfléchi sur le parti qu'il devait prendre, il vint à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où beaucoup de fidèles étaient réunis et priaient. Il frappa à la porte, et une jeune fille vint pour écouter d'où venait le bruit. Quant elle reconnut la voix de Pierre, elle en ressentit une si grande joie, qu'elle oublia d'ouvrir la porte, et courut dire aux fidèles assemblés que Pierre était là. On crut qu'elle avait perdu l'esprit, mais elle insista et assura qu'elle ne se trompait pas : « C'est son ange, » lui dit-on encore. Cependant Pierre continuait de frapper à la porte. On lui ouvrit enfin, et lorsqu'on l'eut reconnu, ce fut un étonnement général.

Mais Pierre demanda qu'on fît silence, et il raconta ce qui venait d'arriver : « Faites savoir ceci à Jacques (le Mineur) et aux frères, » dit-il en terminant. Il sortit aussitôt et s'en alla dans un autre lieu, sans doute pour échapper aux recherches des persécuteurs [1].

On peut aisément se figurer dans quel trouble se trouvèrent les soldats quand le jour fut venu et qu'il n'aperçurent plus leur prisonnier. Hérode Agrippa le fit chercher inutilement, il fit donner la question aux gardes et les punit du dernier supplice. Puis il quitta la Judée et se rendit à Césarée en Palestine. Le premier prince persécuteur de l'Église ne devait pas tarder à éprouver les effets de la vengeance divine. A Césarée, il voulut donner des jeux publics en l'honneur de l'empereur Claude, à qui il était redevable de son titre de roi. Il vint à ces jeux un grand nombre de personnes des pays voisins, et entre autres des Tyriens et dès Sidoniens, qui avaient à se faire par-

[1] Actes, chap. XII.

donner quelques fautes pour lesquelles Agrippa était fort irrité contre eux. Le second jour des jeux, où il devait recevoir solennellement la députation des Tyriens et des Sidoniens, il parut sur son trône revêtu d'une robe tissue d'argent, et qui, réfléchissant les rayons du soleil, éblouissait tous les spectateurs. Alors il prononça un discours pompeux qui fut suivi des acclamations du peuple et des députés : « Ce n'est pas là la voix d'un homme, s'écriait-on, c'est celle d'un dieu. » Le roi, enivré de ces louanges impies, oubliait qu'il était mortel ; mais, au même moment, l'ange du Seigneur le frappa, et il ressentit de si violentes douleurs d'entrailles, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : « Voilà que votre dieu est frappé à mort. » Il mourut cinq jours après dans d'atroces douleurs causées par des vers qui le rongeaient intérieurement. Telle fut la fin du premier persécuteurs des chrétiens.

Saint Paul et saint Barnabé s'étaient trouvés à Jérusalem en même temps que

saint Pierre ; ils y demeurèrent jusqu'après la mort d'Agrippa, pour s'acquitter de la distribution des aumônes dont ils étaient chargés. Ils retournèrent ensuite à Antioche, emmenant avec eux Jean-Marc, fils de Marie, chez qui saint Pierre avait trouvé les fidèles rassemblés.

1 Pendant sept ans, de 44 à 51, la prédication évangélique continua. L'Église d'Antioche était très-florissante, grâce au zèle de Paul, de Barnabé et de plusieurs autres docteurs. Paul commença alors ses grandes courses apostoliques. Il partit d'Antioche avec Barnabé et Jean-Marc, et se rendit à Séleucie, où il s'embarqua pour l'île de Chypre. Là il rencontra le proconsul romain Sergius Paulus, qui se convertit et reçut le Baptême. On pense que c'est à partir de ce moment que l'Apôtre adopta son nom de Paul, le seul que saint Luc lui donne dans la suite des *Actes ;* d'autres cependant croient que ce changement de nom eut lieu dès sa conversion. En quittant l'île de Chypre, Paul se rendit en Pisidie,

d'abord à Perge, ou Jean-Marc le quitta pour retourner à Jérusalem, puis à Antioche de Pisidie, d'où il fut chassé par les juifs. Paul et Barnabé restèrent plus longtemps à Icône, en Lycaonie, mais ils durent encore quitter cette ville pour éviter d'être lapidés. A Lystra, dans la même province, la guérison d'un homme perclus de ses jambes depuis sa naissance les fit prendre pour des dieux par le peuple; on appelait Barnabé *Jupiter*, et Paul *Mercure*, mais les deux apôtres rejetèrent avec horreur les hommages qu'on voulait leur rendre, et quelques jours après le peuple lapida saint Paul, qu'il adorait la veille. Paul et Barnabé revinrent à Antioche de Syrie après trois ans d'absence; ils y revinrent encore en 51, après avoir évangélisé la Judée, la Syrie, et avoir même pénétré en Occident jusqu'en Illyrie.

Saint Pierre avait mis le même temps à profit pour parcourir différentes provinces de l'empire romain, et pour affermir la foi dans les Églises qu'il avait fondées.

Il restait toujours des distinctions entre les juifs et les gentils devenus chrétiens. Les juifs convertis prétendaient qu'on devait observer la loi de Moïse, tandis que les autres la regardaient comme abolie. Fallait-il donc circoncire les gentils? Ceux-ci devaient-ils être astreints à distinguer entre les viandes pures et impures? Les fidèles étaient divisés de sentiments, sans que cela toutefois altérât leur charité mutuelle. Paul et Barnabé, qui s'élevaient fortement contre la nécessité des cérémonies judaïques, jugèrent qu'il était temps de décider cette question, qui pouvait devenir une pierre d'achoppement, et ils se rendirent à Jérusalem avec quelques-uns des partisans de l'opinion contraire, afin d'y exposer leurs raisons devant les apôtres et les prêtres qui s'y trouvaient. Ce fut là l'occasion du concile de Jérusalem, qui se tint l'an 51 de l'ère chrétienne.

Paul, Barnabé et Tite, disciple de saint Paul, traversèrent la Phénicie et le pays de Samarie, racontant partout la conversion

des gentils, et remplissant ainsi d'une grande joie tous les frères. Arrivés à Jérusalem, ils furent reçus avec honneur par l'Église, par les apôtres et par les prêtres, et ils rapportèrent combien Dieu avait fait de grandes choses par leur ministère. Là régnait la même division de sentiment qu'à Antioche; c'étaient surtout d'anciens philosophes convertis, parmi lesquels on croit que se trouvait Cérinthe, qui soutenaient qu'il fallait circoncire les gentils, et leur ordonner de garder la loi de Moïse. Les apôtres et les prêtres s'assemblèrent donc pour examiner et résoudre cette affaire. C'était un concile solennel, que celui qui comptait dans son sein Pierre, chef de l'Église, Paul, l'apôtre des gentils, Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, probablement quelques autres apôtres et plusieurs des premiers disciples de Jésus-Christ.

Après une mûre délibération, Pierre se leva le premier pour donner son avis, et dit: «Mes frères, vous savez qu'il y a long-

temps que Dieu m'a choisi le premier d'entre nous, afin que les gentils entendissent par ma bouche la parole de l'Évangile et qu'ils crussent. Et Dieu, qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, leur donnant le Saint-Esprit aussi bien qu'à nóus. Et il n'a point fait de différence entre eux et nous, ayant purifié leurs cœurs par la foi. Pourquoi donc maintenant tenter Dieu, en imposant aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter? Nous croyons que c'est par la grâce du Seigneur Jésus-Christ que nous serons sauvés aussi bien qu'eux. »

Tout le monde garda le silence, puis Paul et Barnabé se mirent à raconter combien de miracles et de prodiges Dieu avait opérés par leur ministère parmi les gentils, ce qui appuyait le sentiment de saint Pierre. Quand ils se furent tus, saint Jacques prit la parole et dit : « Mes frères, écoutez-moi. Simon vous a représenté de quelle sorte Dieu a commencé de regarder favorablement les gentils, pour choisir parmi eux un

peuple consacré à son nom. Les paroles des prophètes sont d'accord avec les siennes, car il est écrit : Après cela, je reviendrai édifier de nouveau la maison de David, qui est tombée ; je réparerai ses ruines et la relèverai, afin que tout le reste des hommes et tous les gentils qui seront appelés de mon nom, cherchent le Seigneur ; c'est ce que dit le Seigneur qui a fait toutes choses ; Dieu connaît son œuvre de toute éternité. C'est pourquoi je juge qu'il ne faut point inquiéter ceux d'entre les gentils qui se convertissent à Dieu, mais qu'on leur doit écrire seulement qu'ils s'abstiennent des souillures des idoles, de la fornication, des chairs étouffées et du sang. »

L'apôtre entendait par les souillures des idoles les viandes qui avaient été consacrées aux divinités impures du paganisme. Les chairs des animaux étouffés et le sang étaient également interdits aux juifs par la loi de Moïse ; et saint Jacques pensa qu'il était bon de conserver d'abord cette discipline dans l'Église, pour lever, autant qu'il

était possible, les obstacles à la réunion des cœurs et des esprits, et pour maintenir, à une époque où cela était encore nécessaire, l'horreur du sang et de l'homicide. Quand à la fornication, dont il joint la défense au reste, les mœurs étaient tellement corrompues, que les païens et les juifs mêmes ne la croyaient pas défendue par la loi naturelle.

Alors les apôtres, les prêtres et toute l'assemblée des fidèles résolurent de choisir quelques-uns d'entre eux qu'on enverrait à Antioche avec Paul et Barnabé. On choisit Jude, surnommé Barsabas, frère de Joseph-Barsabas, qui avait été proposé avec Matthias pour remplacer le traître Judas, et avec lui Silas ou Sylvanus ; on pense que ces deux députés étaient du nombre des soixante-douze disciples du Sauveur. Ils furent chargés de porter la lettre suivante :

« Les Apôtres, les prêtres nos frères, aux frères d'entre les gentils qui sont à Antioche, en Syrie et en Cilicie, salut.

« Comme nous avons su que quelques

uns qui venaient d'avec nous, vous ont troublés par leurs discours, et ont inquiété vos âmes, sans que nous leur en eussions donné aucun ordre ; après nous être assemblés dans un même esprit, nous avons jugé à propos de vous envoyer des personnes choisies, avec nos chers frères Barnabé et Paul, hommes qui ont exposé leur vie pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous vous envoyons donc Jude et Silas, qui vous feront entendre les mêmes choses de vive voix.

« Car IL A SEMBLÉ BON AU SAINT-ESPRIT ET A NOUS de ne vous point imposer d'autres charges que celles-ci, qui sont nécessaires, savoir : de vous abstenir de ce qui aurait été sacrifié aux idoles, du sang des chairs étouffées, et de la fornication. En vous abstenant de ces choses, vous ferez bien. Adieu. »

La mission fut accomplie, et tous les fidèles reçurent la décision du concile avec beaucoup de consolation et de joie [1].

[1] Actes, chap. XV.

Quelque temps après le concile de Jérusalem, saint Pierre se rendit à Antioche, et là il mangeait indifféremment avec les gentils convertis, sans observer la distinction des viandes prescrite par la loi mosaïque; mais bientôt il cessa de le faire, pour ne pas scandaliser quelques juifs fidèles nouvellement arrivés de Jérusalem. Le concile n'avait pas imposé aux gentils le joug de la loi mosaïque; mais des juifs prétendaient encore que ceux qui avaient été circoncis y étaient soumis. Saint Pierre, par son exemple, avait prouvé le contraire, mais il craignait de scandaliser les faibles. Cette condescendance affligea les gentils devenus chrétiens, et ils se plaignirent amèrement. Saint Paul sentit aussitôt quelles funestes suites pourrait avoir un acte de faiblesse qui provenait d'une bonne intention, mais qui pouvait entraver la conversion des gentils. Il pensa donc qu'il ne fallait rien ménager, que ce n'était pas le moment d'user de réserve, et il dit publiquement à saint Pierre, dont l'exemple avait déjà en-

traîné plusieurs des juifs convertis et même saint Barnabé : « Si vous, qui êtes juifs, vous vivez comme les gentils et non pas comme les juifs, pourquoi contraignez-vous les gentils à judaïser? Nous sommes juifs par notre naissance, et non du nombre des gentils, qui sont des pécheurs. Et cependant, sachant que l'homme n'est pas justifié par les œuvres de la loi, mais par la foi en Jésus-Christ, nous avons nous-mêmes cru en Jésus-Christ pour être justifiés par la foi que nous aurions en lui, et non par les œuvres de la loi, parce que nul homme ne sera justifié par les œuvres de la loi. »

Pierre n'avait point erré dans la foi, mais, par condescendance, il avait usé vis-à-vis des juifs d'une dissimulation qui était dangereuse; le zèle de Paul trouva là une occasion de briller du plus vif éclat, mais l'on n'a pas moins à admirer la profonde humilité qui animait saint Pierre. « Paul, remarque le pape saint Grégoire le Grand, Paul, dans ses épîtres, dit que Pierre a été

répréhensible, et Pierre, dans les siennes, dit que Paul est admirable dans ses écrits. Puisqu'il les trouve dignes d'éloges, c'est qu'il les a lus; s'il les a lus, il y a vu ce qui le regarde. Son amour pour la vérité l'a emporté sur toute autre considération; il a approuvé le récit même de sa faute; il a écouté l'avis de son inférieur et l'a suivi. Le premier par son suprême apostolat, il devait être aussi le premier par son humilité... Voyez, il est repris par son inférieur, et il ne s'indigne pas d'être repris. Il ne fait pas observer qu'il a été le premier appelé à l'apostolat, qu'il a reçu les clefs du royaume des cieux, que tout ce qu'il délie sur la terre est délié dans le ciel. Il ne rappelle pas qu'il a marché sur les eaux, qu'il a redressé d'un mot un paralytique au nom de Jésus, que l'ombre de son corps a guéri des malades, que sa parole a fait expirer Ananie et Saphire, que sa prière a ressuscité les morts. Aux reproches qu'on lui faisait, il n'a rien voulu opposer, afin de ne rien perdre du mérite de cet acte d'humi-

lité. Qui de nous, s'il avait fait le plus petit miracle, recevrait avec cette patience les réprimandes de son inférieur [1]? »

Tels sont les héros du christianisme.

Saint Pierre resta quelque temps à Antioche, et il évangélisa les contrées d'alentour. Il confia l'église d'Antioche à Évode, qui en fut ainsi le deuxième évêque, et se rendit à Rome une seconde fois, l'an 56 ou 57 de l'ère chrétienne. Claude ne régnait plus; c'était Néron, fils d'Agrippine, qui occupait le trône impérial; il ne s'était pas encore montré tel qu'il devait être un jour, mais déjà il s'entourait de courtisanes et de débauchés; déjà il avait fait empoisonner son frère Britannicus, qui avait des droits au trône, et il songeait à se débarrasser de sa mère. Une histoire des Papes qu'on vient de composer en cousant bout à bout tout ce que la haine de Voltaire pour le christianisme a fait écrire de plus impie à ce philosophe sans pudeur, et que l'on a mise sous le honteux patronage de ce nom aujourd'hui flé-

[1] Hom. 18 in Ezech.

tri [1], compare la Rome des Papes à la Rome des Empereurs, et elle ose dire que chercher la première où était la seconde, c'est chercher « la mort où était la vie. » La mort où règne Jésus-Christ! la vie où régnait Néron! Une pareille assertion est la condamnation d'un livre. Jules César, grand guerrier, illustre conquérant, était un homme sans mœurs; César Auguste arriva au trône par les proscriptions; il eut trois femmes; il répudia la première le jour même de ses noces, et il répudia la seconde pour en épouser une troisième, qu'il fit répudier à son mari; et cependant les désordres de sa famille, et en particulier de sa fille Julie, étaient tels, que lui-même en était honteux. Le nom de Tibère ne réveille que des souvenirs de perfidies, de cruautés et d'infamies; Caligula, fils adoptif de cet empe-

[1] *Rome et Paris, ou la Question romaine*, par Arouet de Voltaire. Nous signalons ce livre comme on signale les poisons. C'est un tissu d'impiétés, de plates railleries et de mensonges historiques qui ne soutiennent pas le moindre examen; mais cette production est un signe du temps.

reur, le surpassa en luxure et en cruauté, et il ne recula pas devant l'inceste; l'imbécile Claude eut six femmes; il répudia la première, pendit la seconde, divorça avec la troisième et la quatrième, tua la cinquième, qui était l'infâme Messaline, et prit pour sixième femme sa propre nièce Agrippine, qui l'empoisonna pour faire régner Néron, fils d'un autre lit. Néron était digne de succéder à de pareils empereurs; il fit mourir son frère, sa mère, ses deux femmes, ses deux tantes, ses deux précepteurs, Sénèque et Burrhus; il incendia Rome pour jouir du spectacle d'un grand incendie; il joua la comédie sur les théâtres publics, et il poussa le mépris de son peuple et de l'opinion jusqu'à célébrer publiquement son mariage avec un de ses courtisans habillé en femme! Et ces hommes étaient empereurs, maîtres du monde, souverains pontifes, régulateurs du culte et de la religion, dieux eux-mêmes! Caligula s'était bâti à lui-même des temples et des autels; il s'était fait le pontife de son propre culte,

et il s'était consacré, comme à un dieu, sa femme, son cheval et les consuls! Voilà la Rome des empereurs! Les sarcasmes de Voltaire et de ses disciples ne pourront changer la vérité.

Et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est qu'il y avait à peine alors quelques hommes pour protester contre une telle dégradation: le sénat romain, si fier autrefois, était tombé au dernier degré de la servitude; les philosophes débitaient de sages maximes que leur conduite ne démentait que trop; le sage Sénèque, le précepteur de Néron, dont les livres renferment de si belles sentences, qu'on l'a regardé comme ayant eu de fréquents entretiens avec saint Paul, Sénèque avait écrit ces mots: « Le sage meurt plutôt que de manquer à ce qui est juste; » et quand Néron eut empoisonné son frère, Sénèque ne refusa point les dépouilles de la victime; et quand Néron consulta ses deux précepteurs sur le meurtre de sa mère, Sénèque demanda aussitôt s'il fallait la faire égorger par des soldats ou

par d'autres; et quand le parricide eut été achevé, Sénèque en écrivit l'apologie, que Néron récita au sénat. Sénèque a écrit un traité sur la clémence; Néron lui-même lui en donna des leçons. Un célèbre orateur s'était permis de parler mal du clément philosophe; il fut condamné à la perte de ses biens et à l'exil; Sénèque eût voulu en faire autant au fils du coupable, mais Néron s'y opposa, parce qu'il trouva, dit Tacite, qu'on avait poussé la vengeance assez loin [1].

Encore une fois, voilà ce qu'était la Rome des empereurs, et l'on sait ce qu'est la Rome des Papes. « Merveilleux contraste! dit un historien de l'Église; dans le même temps, Sénèque, philosophe, éloquent, riche, fait l'éducation d'un nouvel empereur, et Pierre, pêcheur de Galilée, sans lettres, sans argent, sans crédit, fait l'éducation d'un nouveau genre humain. L'élève de Sénèque fut Néron; l'élève de Pierre, c'est l'univers chrétien [2]. »

[1] Rohrbacher, *Histoire de l'Église catholique*, t. IV, liv. XXV.

[2] Id., ibid.

On ne saurait trop insister sur ces contrastes : la plus vulgaire bonne foi suffit pour montrer de quel côté est l'avantage, et où voudraient ramener le genre humain ceux qui n'ont que des éloges pour la Rome des Césars et du mépris pour la Rome des Papes.

La Rome des Césars était bien une vraie Babylone ; aussi est-ce le nom que lui donne saint Pierre dans sa première épître adressée à tous les Juifs dispersés dans l'empire romain, surtout en Asie, et par eux à tous les chrétiens. On ne sait pas précisément si cette épître a été écrite lors du premier ou du second voyage de saint Pierre à Rome ; il est certain que saint Marc était alors avec l'apôtre, soit qu'ils ne se fussent pas encore séparés, soit que saint Marc fût revenu à Rome pour le voir. L'esprit et le cœur se reposent en lisant cette épître remplie d'une morale si pure et de si sages conseils : on y sent l'accent de Dieu ; ce n'est plus la vaine parole des philosophes qui se conduisaient d'une façon si contraire à leurs maximes ;

c'est la parole simple et consciencieuse d'un homme qui met sa doctrine en pratique, et qui parle au nom de Dieu et sous l'inspiration du Saint-Esprit. L'apôtre ne s'arrête en particulier à aucun point de dogme ou de discipline ; il parle en général aux chrétiens de l'excellence de leur vocation et des devoirs qui en sont la suite. Le protestant Grotius a dit de cette épître qu'elle a la véhémence et la majesté qui convient au génie du prince des apôtres.

« Dépouillez-vous de toute espèce de malice, dit saint Pierre, de tromperie, de dissimulation, d'envie et de médisance, et, comme des enfants nouvellement nés, désirez ardemment le lait raisonnable et pur, afin qu'il vous fasse croître pour le salut, si toutefois vous avez goûté combien le Seigneur est doux. Approchez-vous de lui comme de la pierre vivante que les hommes avaient rejetée, mais que Dieu a choisie et honorée ; et vous-mêmes, comme des pierres vivantes, soyez édifiés sur lui, pour former une maison spirituelle, un sacerdoce saint,

afin d'offrir des sacrifices spirituels et agréables à Dieu par Jésus-Christ... Mais pour ceux qui refusent de croire, la pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient, et qui est devenue la principale pierre de l'angle, est une pierre contre laquelle ils se heurtent, et qui les fait tomber, parce qu'ils heurtent contre la parole, en refusant d'y croire, comme il a été prédit d'eux. Mais vous, vous êtes la race choisie, le sacerdoce royal, la nation sainte, le peuple conquis, afin que vous publiiez les grandeurs de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière...

« Ayez une conduite édifiante pour les nations, afin qu'au lieu de médire de vous comme si vous étiez des malfaiteurs, elles apprennent à vous connaître par vos bonnes œuvres, et rendent gloire à Dieu au jour de sa visite. Soyez donc soumis à toute créature humaine, à cause du Seigneur : soit au roi, comme étant le plus élevé ; soit aux gouverneurs, comme étant envoyés par lui, pour la punition de ceux qui font mal et la

louange de ceux qui font bien. Car la volonté de Dieu est qu'à force de bien faire vous fermiez la bouche aux hommes ignorants et insensés; étant libres, non pour vous servir de votre liberté comme d'un voile qui couvre vos mauvaises actions, mais pour agir en serviteurs de Dieu. Rendez à tous l'honneur qui leur est dû; aimez vos frères, craignez Dieu, respectez le roi.

« Vous, domestiques ou serviteurs, soyez soumis à vos maîtres en toute crainte, non-seulement à ceux qui sont bons et doux, mais même à ceux qui sont durs. Car, ce qui est agréable à Dieu, c'est que, pour lui plaire, nous endurions les maux et les peines qu'on nous fait souffrir injustement. En effet, quelle est votre gloire, si c'est pour avoir péché que vous souffrez des outrages? Mais si c'est en faisant le bien, et que vous les supportiez avec patience, voilà ce qui est agréable à Dieu...

« Pareillement que les femmes soient soumises à leurs maris, afin que, s'il y en a qui ne croient point à la parole, ils soient

gagnés sans la parole par la bonne vie de leurs femmes, lorsqu'ils considéreront la pureté de vos mœurs unie au respect que vous avez pour eux. Ne vous parez point au dehors par l'art de votre chevelure, par les ornements d'or, ni par la beauté des vêtements; mais ornez l'homme invisible caché dans le cœur par la pureté incorruptible d'un esprit de douceur et de paix, ce qui est un riche ornement aux yeux de Dieu... Et vous de même, maris, vivez sagement avec vos femmes, les traitant avec honneur et avec discrétion, comme le sexe le plus faible, et considérant qu'elles sont avec nous héritières de la grâce qui donne la vie, afin qu'il ne se trouve en vous aucun empêchement à la prière.

« Enfin, qu'il y ait entre vous tous une parfaite union, une bonté compatissante, une amitié de frères, une charité indulgente, accompagnée de douceur et d'humilité. Ne rendez point le mal pour le mal, ni l'outrage pour l'outrage; bénissez, au contraire, ceux qui vous maudissent, sa-

chant que c'est à cela que vous êtes appelés, afin de devenir héritiers de la bénédiction...

« Mes bien-aimés, lorsque vous êtes éprouvés par le feu des afflictions, n'en soyez pas surpris, comme s'il vous arrivait quelque chose d'étrange. Mais lorsque vous participez ainsi aux souffrances de Jésus-Christ, vous êtes bienheureux, parce que l'esprit de la gloire et l'esprit de Dieu reposent sur vous. Mais qu'aucun de vous ne souffre comme meurtrier, ou comme voleur, ou comme malfaiteur, ou comme se mêlant des affaires qui ne le regardent pas. S'il souffre comme chrétien, qu'il n'en ait pas de honte, mais qu'il en glorifie Dieu. Car voici le temps où Dieu va commencer son jugement par sa propre maison [1]. Et s'il commence par nous, quelle sera la fin de ceux qui refusent de croire à l'Évangile de Dieu? Et si le juste se sauve avec tant de peine, que deviendra l'impie et le pécheur?...

[1] L'apôtre annonce ici la ruine prochaine de Jérusalem.

« Vous, jeunes gens, soyez soumis aux prêtres. Et tous, subordonnés les uns aux autres, pénétrez-vous d'humilité, parce que Dieu résiste aux superbes et qu'il donne sa grâce aux humbles. Humiliez-vous donc sous la main puissante de Dieu, afin qu'il vous élève au jour de sa visite. Soyez sobres et veillez, car votre adversaire, le diable, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui dévorer. Résistez-lui en demeurant fermes dans la foi, sachant que vos frères, qui sont répandus dans le monde, souffrent les mêmes afflictions que vous. Mais après que vous aurez souffert un peu de temps, le Dieu de toute grâce qui vous a appelés en Jésus-Christ à son éternelle gloire, vous perfectionnera, vous fortifiera et vous affermira comme sur un solide fondement. »

On ne parlait pas ainsi aux païens, au nom de leurs dieux, de perfectionnement moral et de devoir; les philosophes eux-mêmes ne parlaient pas avec cette autorité; d'ailleurs ils ne s'adressaient qu'aux intelli-

gences cultivées, leurs enseignements n'allaient jamais au peuple, à ce qu'ils appelaient l'*ignoble vulgaire*. On a voulu expliquer les progrès de l'Evangile dans les premiers siècles par une espèce d'appel fait aux petits et aux esclaves; l'épître de saint Pierre montre que les apôtres ne prêchaient pas une doctrine de révolte : ils recommandaient l'obéissance la plus fidèle à toutes les autorités, et c'était la condamnation de toute rébellion et de l'anarchie; mais en même temps ils proclamaient qu'on doit obéir en vue de Dieu, et qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, lorsque ceux-ci commandent des choses contraires à la loi de Dieu, et c'était la condamnation de la tyrannie. C'est ainsi que le christianisme se place toujours dans le milieu vrai des choses, en ne se laissant aller ni à un extrême ni à l'autre.

Saint Pierre demeurait à Rome dans la maison d'un sénateur converti, nommé Pudens; la maison de ce sénateur fut consacrée à Dieu par l'apôtre, et devint l'église qui

porte aujourd'hui le nom de Saint-Pierre-aux-Liens, en commémoration des chaînes qu'il avait portées. Pierre ne restait pas toujours à Rome ; il porta vers cette époque la lumière de l'Évangile dans toute l'Italie, et sans doute dans d'autres provinces de l'Occident ; une tradition veut même qu'il ait été jusqu'en Angleterre. Mais s'il n'y a pas été en personne, on ne peut guère douter qu'il n'y ait été par ses disciples et par ses envoyés, car de même qu'il avait fondé lui-même les deux grands siéges patriarcaux de l'Orient, Antioche et Alexandrie, de même il établit la plupart des siéges épiscopaux de l'Occident ; partout on retrouve les traces de son action apostolique ; sa vigilance et son autorité s'étendaient à l'Église universelle. Afin de pouvoir suffire à tant d'occupations, il ordonna saint Lin, qui fut son premier successeur, et qui gouvernait l'église de Rome en son absence.

IV

MARTYRE DE SAINT PIERRE.

Les temps approchaient où saint Pierre devait donner à Jésus-Christ le témoignage de son sang. Dieu permit que saint Paul vînt continuer à Rome en même temps ses laborieuses missions apostoliques. On a vu plus haut comment saint Paul avait été amené à Jérusalem, à l'occasion des divisions entre les Juifs et les païens convertis, Il revint à Antioche avec Silas, pendant que saint Barnabé et Jean-Marc se rendaient d'un autre côté. Alors commença la seconde mission de saint Paul, qui parcourut l'Asie mineure, s'adjoignant successivement le jeune Timothée, fils d'un père grec et d'une mère juive, et le médecin Luc, qui devint l'évangéliste. Un ordre de Dieu l'amena en Macédoine, et il visita successivement Philippes, Thessalonique et Bérée. Là

il laissa Silas et Timothée, et fit voile pour Athènes.

Rome était la capitale du monde, Antioche, la métropole de l'Orient, mais Athènes était le rendez-vous de tous les philosophes, des hommes de lettres et des savants; ses écoles étaient les plus fréquentées de l'empire; aucun Romain de distinction ne croyait avoir achevé son éducation qu'après avoir passé quelque temps à Athènes. Un fameux tribunal, l'Aréopage, renommé par la sagesse de ses décisions, comptait parmi ses membres les personnages les plus illustres. L'œil ne rencontrait partout dans la ville que de magnifiques monuments, des temples et des statues consacrés à tous les dieux, et les Athéniens craignaient tellement d'oublier quelque divinité dans leurs adorations, qu'ils avaient élevé un autel au *Dieu inconnu* : ce ne pouvait être que l'autel du vrai Dieu, car celui-là seul était vraiment inconnu dans cette capitale de l'idolâtrie.

Le zèle de Paul s'enflamma à la vue de

tant de superstitions. Il disputait avec les Juifs dans leur synagogue, et sur la place publique avec ceux qu'il y rencontrait. Il se trouva, parmi ceux à qui il parlait ainsi, des philosophes épicuriens qui ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme, et des philosophes stoïciens qui niaient la liberté de l'homme et croyaient à la fatalité. Les discours de Paul les étonnaient beaucoup ; les uns disaient : « Qu'est-ce que veut donc ce discoureur? » les autres : « Il paraît qu'il annonce de nouveaux dieux. » Enfin ils le prirent et le menèrent à l'Aréopage, en lui disant : « Pourrions-nous savoir de vous quelle est cette nouvelle doctrine que vous publiez? Vous nous dites des choses dont nous n'avons jamais entendu parler, nous voudrions bien savoir ce que c'est. » La curiosité était la passion dominante des Athéniens ; tout ce qui était nouveau les intéressait, ils passaient des journées entières sur la place publique afin d'être au courant des nouvelles.

Paul, debout au milieu de l'Aréopage,

répondit : « Hommes d'Athènes, je vous trouve en toutes choses religieux jusqu'à l'excès. Car, passant et considérant les objets que vous adorez, j'ai trouvé un autel avec cette inscription : AU DIEU INCONNU. Ce Dieu, que vous adorez sans le connaître, c'est le Dieu que je vous annonce. Ce Dieu a fait le monde et tout ce qui est dans le monde, il est le Seigneur du ciel et de la terre, et il n'habite point dans les temples bâtis par les hommes. Il n'est point honoré par les ouvrages de la main des hommes, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne tout à tous, et la respiration. Il a fait naître d'un seul toute la race des hommes, et il leur a donné la terre pour demeure, déterminant les temps de leur durée, et les pays qu'ils doivent habiter, afin qu'ils cherchent le Seigneur, et qu'ils s'efforcent de le trouver, comme en tâtonnant, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous; car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes, et, comme quelques-uns de vos

poëtes l'ont dit : Nous sommes de sa race. Puis donc que nous sommes la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à de l'or, à de l'argent ou à de la pierre, dont l'art et l'industrie des hommes ont fait des figures. Or Dieu, regardant par-dessus ces temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes de faire partout pénitence, parce qu'il a fixé un jour pour juger le monde selon la justice, par celui qu'il a destiné à en être le juge, faisant foi de cela à tous en le ressuscitant d'entre les morts. »

Jusque-là on avait écouté Paul avec une grande attention, mais lorsqu'on l'entendit parler de la résurrection des morts, quelques-uns se moquèrent, et les autres lui dirent : « Nous vous entendrons une autre fois sur ce sujet. » C'est ainsi que Paul sortit de l'assemblée. Il y eut cependant quelques personnes qui se joignirent à lui, parmi lesquelles on remarqua saint Denys, l'un des membres de l'Aréopage.

Saint Paul se rendit d'Athènes à Co-

rinthe, puis il revint à Antioche, après avoir traversé la Syrie et avoir fait un court séjour à Jérusalem.

Sa troisième mission commença encore dans l'Asie mineure; il s'arrêta trois ans à Éphèse, prêchant l'Évangile aux habitants de la ville et aux nombreux étrangers attirés dans cette opulente cité par le commerce et par la magnificence du temple de Diane, qui était considéré comme l'une des merveilles du monde. Mais les succès de saint Paul excitèrent contre lui un violent tumulte. Il y avait à Éphèse un orfévre, nommé Démétrius, qui fabriquait de petits temples d'argent de Diane, et qui tirait un grand profit de la vente de ces temples. Il remarqua que les conversions opérées par saint Paul nuisaient beaucoup à son commerce. Il réunit donc ses ouvriers et ceux qui avaient la même industrie que lui, et leur représenta que ce Paul, qui disait que les ouvrages de la main des hommes ne sont point des dieux, leur causait un grand préjudice : « Et, ajouta-t-il pour colorer à

leurs propres yeux leur conduite, il n'y a pas seulement à craindre pour nous que notre industrie ne soit décriée, mais même que le temple de la grande Diane ne tombe dans le mépris, et que la majesté de celle qui est adorée dans toute l'Asie et même dans tout l'univers ne s'anéantisse peu à peu. » Tous ces hommes se mirent à crier : Vive la grande Diane des Éphésiens! La ville entière se souleva, et l'on traîna au théâtre deux des disciples de saint Paul : les théâtres des anciens étaient en plein air et occupaient une étendue considérable.

L'Apôtre voulait aller se présenter au peuple, mais les fidèles l'en empêchèrent. Cependant toute la ville était en confusion; on entendait de grandes clameurs, et la plupart de ceux qui avaient couru au théâtre ne savaient même pas pourquoi. Alors un juif, nommé Alexandre, demanda la parole. Quand on sut qu'il était juif, on se mit à crier encore plus fort : Vive la grande Diane des Éphésiens! Et les cris ne fu-

rent apaisés qu'au bout de deux heures. Alexandre put enfin parler; il calma la sédition, en représentant le tort qu'elle causerait à la ville. Mais saint Paul vit qu'il ne pouvait plus faire de bien à Éphèse pendant quelque temps, et il partit pour la Macédoine, laissant à son disciple Timothée le soin de l'Église d'Éphèse. Il revint ensuite dans l'Asie mineure, dont il réunit les évêques à Milet, et se rendit encore une fois à Jérusalem. Reconnu dans le temple par quelques juifs fanatiques, il n'échappa qu'avec peine à leur fureur, et fut conduit à Césarée, devant le gouverneur Félix, qui, en apprenant qu'il était citoyen romain, songea à le juger avec impartialité. La défense de Paul fit sur lui une grande impression, mais, pour ne pas déplaire aux Juifs, il traîna l'affaire en longueur. En attendant, il eut la curiosité d'avoir un entretien avec l'apôtre, et il le fit venir devant lui et sa femme Drusille, fille de l'Agrippa qui avait fait mourir saint Jacques. Drusille était une femme sans

mœurs, qui avait quitté un premier mari pour épouser Félix, et Félix n'était pas moins décrié pour ses injustices et ses débauches. Aussi, comme saint Paul se mit à parler de la justice, de la chasteté et du jugement à venir, il se hâta de l'interrompre et lui dit : « C'est assez pour le moment; retirez-vous; quand j'aurai le temps, je vous rappellerai. » Il espérait d'ailleurs que Paul lui donnerait de l'argent pour se tirer d'affaire; mais Paul ne voulut pas user de ce moyen, indigne d'une cause aussi juste que la sienne. Il resta ainsi deux ans en prison, et fut remis par Félix à son successeur, qui s'appelait Porcius Festus[1]. On était à l'an 60 de l'ère chrétienne.

Festus valait mieux que son prédécesseur; il voulut terminer enfin l'affaire de saint Paul; mais l'apôtre, voyant qu'il hésitait entre la justice et le désir de ne pas mécontenter les Juifs, en appela à l'empereur, comme il en avait le droit en qualité de citoyen romain. Son appel fut admis avec

[1] Actes, chap. XXIV.

d'autant plus d'empressement, que Festus n'était pas fâché de se débarrasser de cette désagréable affaire. Quelques jours après, Agrippa, roi de Chalcide, en Syrie, et fils du roi Agrippa, dont on a parlé plus haut, vint voir le gouverneur Festus avec sa sœur Bérénice. Festus leur parla de son prisonnier, dont la haine des Juifs et les discours lui avaient donné une grande idée, et il leur inspira l'envie de le voir. D'ailleurs, Agrippa était Juif, et Festus n'était pas fâché d'avoir son avis pour savoir comment exposer l'affaire à l'empereur. On fit venir saint Paul, qui profita de cette occasion pour annoncer la vraie foi :

« Je m'estime heureux, dit-il, ô roi Agrippa, de pouvoir aujourd'hui me justifier devant vous de toutes les choses dont les Juifs m'accusent, parce que vous connaissez toutes les coutumes des Juifs et toutes les questions qui s'agitent entre eux. Je vous supplie donc de m'écouter avec patience. » Et il se mit à raconter sa vie et sa conversion miraculeuse. Il termina ainsi :

« Je ne résistai point à la vision céleste, et je prêchai à Damas et à Jérusalem, dans toute la Judée et devant les Gentils, afin qu'ils fissent pénitence et qu'ils se convertissent à Dieu. Voilà pourquoi les Juifs se sont emparés de moi et ont voulu me tuer dans le temple; mais, grâce à l'assistance de Dieu, j'ai été préservé, et je rends témoignage de Jésus aux grands et aux petits, ne disant autre chose que ce que Moïse et les prophètes ont prédit, savoir : que le Christ souffrirait et qu'il serait le premier qui ressusciterait d'entre les morts et qui annoncerait la lumière au peuple et aux Gentils. »

Festus l'interrompit à ces mots pour lui dire : « Tu es fou, Paul; ton grand savoir te met hors du sens commun. » Paul répondit : « Je ne suis point fou, très-excellent Festus; mes paroles sont des paroles de vérité et de bon sens. Le roi me comprend, et je parle devant lui avec d'autant plus de liberté que je sais qu'il n'ignore rien de ce que je dis. Rien de tout cela ne

s'est passé en secret. O roi Agrippa, ne croyez-vous pas aux prophètes? Je sais que vous y croyez. » Agrippa dit alors : « Peu s'en faut que vous ne me persuadiez d'être chrétien. — Plût à Dieu! s'écria Paul, que non-seulement il ne s'en fallût guère, mais qu'il ne s'en fallût pas du tout que vous et tous ceux qui m'écoutent en ce moment ne devinssiez tels que je suis, à l'exception de ces liens! »

Le roi, le gouverneur, Bérénice et ceux qui étaient assis avec eux, se levèrent, et, s'étant entretenus à l'écart, ils dirent : « Cet homme n'a rien fait qui soit digne de la mort ou de la prison. » Et Agrippa dit à Festus : « On aurait pu le renvoyer absous, s'il n'en avait pas appelé à César [1]. »

Saint Paul fut donc envoyé à Rome. Un naufrage près de l'ile de Malte le fit rester trois mois dans cette île. Quand il arriva à Rome, d'où saint Pierre était alors absent, un grand nombre de chrétiens vinrent au-devant de lui sur la voie Appienne, jusqu'à

[1] Actes, chap. XXVI.

la station des Trois-Tavernes. Il resta deux ans à Rome, sous une surveillance peu rigoureuse, jouissant de la permission d'habiter un logement particulier, avec le soldat auquel il était enchaîné, et de recevoir ceux qui se présentaient dans sa maison, ce qui le laissait libre d'annoncer l'Évangile. Une Épître, qu'il adressa pendant ce temps aux fidèles de Philippes, montre qu'il y avait à cette époque des chrétiens dans le palais même de l'empereur. On a déjà vu que saint Pierre habitait dans la maison d'un sénateur romain nommé Pudens. On a fait de grandes recherches pour savoir quels pouvaient être les chrétiens de la cour de Néron. Il paraît certain, d'après le témoignage de saint Jean-Chrysostome, qu'il faut compter parmi eux l'échanson même et une concubine de Néron [1], et ces conversions auraient été dans la suite l'une des causes de la persécution. Comme les an-

[1] La conversion de cette concubine de Néron, quelle qu'elle soit, est plus particulièrement attribuée à saint Pierre par quelques auteurs.

ciens martyrologes parlent de deux domestiques de Néron, saint Torpès et saint Évellius, qui souffrirent le martyre, on a pensé que l'échanson était l'un de ces deux domestiques. Quant à la femme coupable que saint Paul avait arrachée au désordre, les conjectures faites par les critiques n'ont mené à rien d'assuré. On a parlé de la trop fameuse Poppée; mais tous les témoignages de l'histoire démentent cette conjecture, et l'on n'a pu retrouver le nom de la femme convertie par saint Paul. Mais peut-être doit-on ranger parmi les chrétiens de la maison de Néron une femme illustre de ce temps, dont l'historien Tacite a parlé avec beaucoup d'éloges, tout en disant qu'elle avait embrassé une superstition étrangère, c'est-à-dire Pomponia Græcina, femme d'Aulus Plautius, l'un des gardes de l'empereur.

C'est peut-être aussi à cette époque de la captivité de saint Paul que l'on doit placer, s'ils ont eu lieu, les entretiens du philosophe Sénèque avec l'apôtre : Sénèque ne

pouvait manquer d'avoir entendu parler de Paul, puisque c'est à son collègue Burrhus, préfet du prétoire, que l'apôtre aurait été d'abord présenté. On a des lettres de Sénèque à saint Paul, lettres qui certainement sont dépourvues d'authenticité, mais on ne peut s'empêcher d'être frappé de certaines expressions des œuvres du philosophe, expressions singulières qui rappellent souvent le langage chrétien, et qui paraissent quelquefois n'être que la reproduction de certains passages des épîtres de saint Paul. Sénèque n'embrassa pas le christianisme, mais on ne peut guère douter qu'il n'en ait connu la doctrine [1].

Quoi qu'il en soit, il est certain que, dès le temps de la captivité de saint Paul, le nombre des chrétiens de Rome était assez considérable, et qu'il s'en trouvait dans les rangs les plus élevés de la société. Saint Paul, devenu libre, recommença ses cour-

[1] On peut consulter à ce sujet trois *Mémoires relatifs à l'Histoire ecclésiastique des premiers siècles*, par l'abbé Greppo.

ses apostoliques ; peut-être alla-t-il en Espagne, comme le prétend une antique tradition ; il se rendit aussi en Macédoine et dans l'île de Crète, et probablement il revit encore une fois Jérusalem. Un nouvel évêque, saint Siméon, parent de notre Seigneur par sa mère, gouvernait cette Église à la place de saint Jacques le Mineur, qui était aussi cousin du Sauveur, et qui avait été victime d'une persécution quelque temps auparavant. Les Juifs, furieux d'avoir vu saint Paul leur échapper par son appel à l'empereur, avaient tourné leur rage contre le saint évêque, et profité de la mort de Festus pour le mettre à mort avant l'arrivée du nouveau gouverneur romain.

Saint Jacques était l'objet de la vénération universelle. Les Juifs eux-mêmes l'avaient surnommé le Juste, et l'historien juif Josèphe n'hésite pas à attribuer à sa mort les calamités qui fondirent peu de temps après sur sa patrie. Voici quelles furent les circonstances de son martyre. On le porta sur la plate-forme du temple, et on voulut

l'obliger à renier Jésus-Christ, de manière que sa voix fût entendue de tout le peuple: « Ce sera là, lui dit-on, le moyen de détromper ceux qui s'égarent. » Le saint, au lieu de faire ce qu'on exigeait de lui, se mit à confesser solennellement Jésus-Christ. Élevant ensuite la voix, pour être entendu de la multitude qui assistait à ce spectacle, il dit que ce Jésus, Fils de l'homme, qui avait été crucifié, était assis à la droite de la Majesté souveraine, comme Fils de Dieu, et qu'il viendrait un jour, porté sur les nuées du ciel, pour juger tout l'univers. Les Scribes et les Pharisiens, transportés de fureur, s'écrièrent: « Quoi donc! l'homme juste aussi s'est égaré? » Ils montèrent aussitôt à l'endroit où il était, et le précipitèrent en bas. L'apôtre ne mourut point de sa chute; il eut encore la force de se mettre sur les genoux. Dans cette posture, il leva les mains au ciel, et pria Dieu de pardonner à ses meurtriers, en disant comme son divin Maître: « Ils ne savent ce qu'ils font. » La populace fit pleuvoir sur

lui une grêle de pierres; un foulon l'acheva en lui déchargeant sur la tète un coup du levier dont il se servait pour fouler les draps. Le saint fut enterré près du temple, à l'endroit même où il avait été martyrisé, et l'on éleva une petite colonne sur son tombeau. Saint Jacques laissait à l'Église une épître dans laquelle il insiste sur la nécessité des bonnes œuvres, afin de réfuter une erreur qui commençait à se répandre, et d'après laquelle on prétendait que la foi sans les œuvres suffit au salut : « Mes frères, y dit-il, que servira-t-il à l'homme de dire qu'il a la foi, s'il n'a point les œuvres? la foi pourra-t-elle le sauver? Que si un de vos frères ou une de vos sœurs n'a ni de quoi se vêtir, ni ce qui lui est nécessaire chaque jour pour vivre, et que quelqu'un de vous lui dise : Allez en paix, chauffez-vous et rassasiez-vous, sans donner ce qui est nécessaire au corps, à quoi serviront vos paroles? Ainsi la foi qui n'a pas les œuvres est morte en elle-même. »

Saint Jacques le Mineur était le second

des douze apôtres qui donnait sa vie pour attester la divinité de Jésus-Christ. L'apôtre saint Barnabé, qui n'était pas des douze, après avoir longtemps évangélisé dans la compagnie de saint Paul, et avoir ensuite continué ses missions sans cet apôtre, avait déjà souffert le martyre dans l'île de Chypre, sa patrie. L'année suivante, l'apôtre saint Matthias rendit à Jésus-Christ le même témoignage, Saint Matthias était l'un des soixante-douze disciples du Sauveur; on se souvient qu'il avait été élu dans le Cénacle à la place du traître Judas. Les historiens ecclésiastiques ont donné peu de détails sur cet apôtre; d'après la tradition, il prêcha l'évangile principalement en Cappadoce et sur les bords de la mer Caspienne, et il fut martyrisé dans la Colchide; d'autres le font mourir en Galilée, où il aurait été lapidé par les Juifs.

C'est vers ce temps que Pierre et Paul retournèrent à Rome, c'est-à-dire l'an 62 ou 63 de l'ère chrétienne : Dieu voulait préparer les nouveaux chrétiens à de plus ter-

ribles combats, en ramenant au milieu d'eux les deux grands apôtres. Paul venait de l'Orient, Pierre avait évangélisé l'Occident. Quelle touchante entrevue dut être celle de ces deux vigoureux athlètes de Jésus-Christ, de ces deux vénérables et énergiques vieillards, plus chargés encore de vertus et de travaux que d'années ! Tous deux avaient également travaillé à la vigne du Seigneur, tous deux s'étaient usés dans les veilles et les fatigues de l'apostolat, et l'un s'écriait : « Je désire de mourir et d'être avec le Christ [1], » l'autre disait avec bonheur : « Je sais que dans peu de temps je quitterai cette tente de mon corps, comme notre Seigneur Jésus-Christ me l'a fait connaître [2]. » Toutes les puissances de l'enfer étaient alors soulevées contre le nom chrétien : un faux zèle de la loi poussait les Juifs; les païens voulaient venger leurs dieux ; on a vu ceux qui vivaient de l'idolâtrie, comme les orfévres d'Éphèse, pousser

[1] S. Paul aux Philippiens, I, 23.
[2] S. Pierre, 2e ép., I, 14.

des cris de mort contre les chrétiens; les passions étaient éveillées, l'autorité publique allait craindre pour elle-même, et le démon, qui sentait l'empire lui échapper, multipliait les prestiges pour séduire les âmes, en imitant, autant qu'il le pouvait, les vrais miracles des apôtres et de leurs disciples.

On vit paraître à cette époque deux imposteurs plus célèbres que les autres : Apollonius de Tyane et Simon le Magicien. Il suffit de comparer les prodiges de ces deux imposteurs et les miracles opérés par les apôtres, pour juger de la différence des esprits qui les inspiraient.

Rien n'est d'ailleurs plus incertain que l'histoire d'Apollonius, né à Tyane, en Cappadoce, vers le commencement de l'ère chrétienne, et mort à la fin du premier siècle; rien non plus n'est plus ridicule que les fables racontées à son sujet par son historien Philostrate, qui vécut près de deux siècles après lui. Les païens, qui prétendaient opposer Apollonius à Jésus-Christ,

avouaient par là même qu'ils n'avaient aucun personnage qu'ils pussent comparer au divin Fondateur de notre religion. Ainsi Philostrate représente Apollonius comme sachant toutes les langucs, et on le voit continuellement occupé à les apprendre, ou se servant d'interprètes. Il va dans l'Inde, et il y rencontre des singes qui plantent du poivre et des dragons de feu, dans la tête desquels se trouvaient des pierres rendant invisibles ceux qui les portaient. Un jour les brachmanes, prêtres indiens, s'étant frottés, avec Apollonius, d'un certain onguent d'ambre jaune, se mirent à frapper la terre de leurs cannes, et à chaque coup, la terre devenant onduleuse comme l'Océan les envoyait à deux coudées en l'air, et ils y restaient suspendus plusieurs minutes. Quand ils se mettaient à table, la terre s'étendait aussitôt sous leurs pieds en tapis de verdure ; le pain, les plats, les couverts, les mets leur arrivaient spontanément; quatre cruches, se mouvant d'elles-mêmes, allaient de côté et d'autre, et versaient les

unes du vin, les autres de l'eau, fraîche ou tiède, selon le goût de chacun ; de plus, quatre échansons d'airain circulaient autour des convives et leur présentaient les coupes toutes pleines. Vers la fin du repas, un Tantale d'airain présentait une coupe merveilleuse qui, comme une fontaine vive, s'emplissait continuellement d'un vin délicieux. Enfin, quand on avait bien bu, la terre dressait d'elle-même aux convives des lits doux et commodes. A Éphèse, c'étaient d'autres prodiges : Apollonius y aperçut la peste qui se promenait dans les rues déguisée en mendiant ; il la fit assommer à coups de pierres, et ce masque se trouva changé en un gros chien. C'est assez s'arrêter à ces contes ridicules.

Simon le Magicien s'était, comme on l'a vu, rendu à Rome après avoir inutilement tenté de corrompre saint Pierre pour en obtenir la consécration épiscopale. Là il séduisait beaucoup de monde par ses prestiges et par ses discours. Il avait fini par se faire passer pour un dieu, et on lui avait élevé

une statue dans une île du Tibre avec cette inscription : A SIMON LE DIEU SAINT. Cette statue était d'airain, et l'on en avait élevé une autre à cette Hélène que Simon menait partout avec lui. Le magicien avait eu l'adresse de s'insinuer dans les bonnes grâces de l'impératrice Messaline, femme de Claude. Quand Messaline eut été tuée, Claude n'en continua pas moins sa faveur à Simon, qui sut aussi gagner Néron, pour qui toutes les vaines et diaboliques pratiques de la magie avaient un grand attrait. Mais Néron, qui avait sans doute entendu parler des miracles des chrétiens, en voulait obtenir aussi de son magicien favori, qui finit par lui promettre qu'il s'élèverait dans les airs à la vue de tout le peuple. On choisit pour ce spectacle l'occasion de jeux publics qui se célébraient avec un grand appareil et un concours immense d'hommes de tous les pays. Néron était là avec toute sa cour, et tout le monde attendait avec impatience le succès des promesses de Simon. L'imposteur invoqua le démon, et, Dieu le

permettant pour la plus grande confusion de l'enfer, il vint en effet à bout de s'élever jusqu'à une certaine hauteur, aux acclamations de tout le peuple. Mais il y avait dans cette foule deux hommes qui priaient le vrai Dieu de confondre l'imposture : Pierre, que Simon lui-même avait contraint de venir contempler son triomphe, et Paul, qui avait accompagné le prince des apôtres. Au moment où toute la foule s'écriait que Simon était un Dieu, on vit tout à coup l'imposteur retomber lourdement sur le sol ; il se fracassa les jambes, et le sang rejaillit jusque sur l'empereur.

Néron, confus de l'événement, tourna sa fureur contre les magiciens et contre les philosophes, dont un grand nombre s'adonnaient aux mystérieuses pratiques de l'art diabolique. Les chrétiens devaient être confondus dans cette proscription ; un nouvel événement fit tourner contre eux les principaux traits de la colère impériale, excitée déjà par les calomnies de leurs ennemis, par la pureté de la doctrine

qu'ils prêchaient, et surtout par les conversions faites dans le palais même du tyran.

On ne sait, dit un historien romain[1], s'il faut accuser le hasard ou Néron de ce qui arriva ensuite (l'an 64 de l'ère chrétienne). Ce fut le fléau le plus cruel et le plus terrible que le feu eût jamais causé à Rome. L'incendie dévora plus de la moitié de la ville. Et ce qu'il y avait de plus lamentable dans le spectacle de milliers de personnes privées d'abri, dépouillées de tout, c'est que nul n'osait combattre le feu. On entendait autour de soi mille cris menaçants qui défendaient de l'éteindre ; on vit même des gens qui lançaient ouvertement des flambeaux, en criant à haute voix qu'ils en avaient l'ordre, soit afin d'exercer plus librement leur brigandage, soit que l'ordre fût réel. Néron, pour faire montre d'humanité, fit ouvrir le Champ de Mars, les monuments d'Agrippa et ses propres jardins; on construisit à la hâte des hangars pour

[1] Tacite, *Annales*, liv. XV.

recevoir la partie la plus indigente; on fit venir des meubles d'Ostie et des villes voisines; mais, comme le remarque l'historien romain, tous ces traits de popularité étaient en pure perte, parce qu'il y avait un bruit, universellement répandu, qu'à l'instant même de l'embrasement de Rome, Néron était monté sur son théâtre, et y avait chanté la destruction de Troie. Ce monstre couronné était artiste, musicien et poëte : il avait voulu avoir une représentation en grand de l'incendie de Troie, chanté par Virgile, et il contemplait en artiste cette immense destruction.

Cependant la rumeur publique l'accusait avec tant de violence, qu'il sentit le besoin de détourner sur d'autres la colère du peuple. « Pour détruire ces bruits, dit l'historien que l'on vient de citer [1], il chercha des coupables, et fit souffrir les plus cruelles tortures à des malheureux, abhorrés par leurs infamies, qu'on appelait vulgairement chrétiens. Le Christ, qui

[1] Tacite, *Annales*, liv. XV.

leur donna son nom, avait été condamné au supplice sous Tibère, par le procurateur Ponce-Pilate, ce qui réprima pour le moment cette exécrable superstition; mais bientôt le torrent se déborda de nouveau, non-seulement dans la Judée, où il avait pris sa source, mais jusque dans Rome même, où viennent enfin se rendre et se grossir tous les déréglements et tous les crimes. On commença par se saisir de ceux qui s'avouaient chrétiens, et ensuite, sur leurs dépositions, d'une multitude immense, qui fut moins convaincue d'avoir incendié Rome que de haïr le genre humain. A leur supplice on ajoutait la dérision; on les enveloppait de peaux de bêtes pour les faire dévorer par les chiens; on les attachait à des croix, ou l'on enduisait leurs corps de résine et l'on s'en servait la nuit comme de flambeaux pour s'éclairer. Néron avait cédé ses propres jardins pour ce spectacle; et dans le même temps il donnait des jeux au Cirque, se mêlant parmi le peuple en habit de cocher, ou conduisant des chars.

Aussi, quoique coupables et dignes des derniers supplices, on se sentit ému de compassion pour ces victimes, qui semblaient immolées moins au bien public qu'au passe-temps d'un barbare. »

Il n'est pas nécessaire de faire remarquer à quel point Tacite se trompe sur le compte des chrétiens ; on sait que ce n'est pas pour leurs crimes qu'ils étaient condamnés ; mais ce passage montre à la fois et les calomnies dont on les poursuivait, et les horribles supplices auxquels ils furent exposés. Ce furent les prémices de cette multitude innombrable de martyrs que l'Église de Rome envoya au ciel. La persécution s'étendit sur tout l'empire ; les édits impériaux allèrent atteindre les chrétiens dans toutes les provinces.

Saint Paul fut saisi l'un des premiers ; le tyran lui en voulait particulièrement à cause des conversions qu'il avait opérées parmi les personnes même de sa cour, et peut-être par celle d'une de ses concubines, conversion que les uns attribuent à saint

Paul et les autres à saint Pierre. L'Apôtre convertit encore, dans sa prison même, un des domestiques de Néron. L'empereur le fit comparaître devant lui; il parut devant le tyran avec un courage digne de la cause qu'il défendait. Son emprisonnement dura près d'un an. Saint Pierre, cédant aux instances des fidèles, avait d'abord consenti à quitter Rome, pour échapper aux fureurs de la persécution. Mais à peine était-il hors des portes de la ville, qu'il aperçut Jésus-Christ lui-même qui se dirigeait vers Rome: « Où allez-vous, Seigneur? » lui dit-il. Le Sauveur répondit : « Je vais à Rome pour y être crucifié de nouveau. » Pierre comprit, et rentra dans Rome. Il écrivit alors sa seconde Épître, qui peut être regardée comme les adieux d'un père à ses enfants, et comme les derniers conseils du pasteur suprême à son troupeau. Les persécuteurs ne le laissèrent pas longtemps libre, et il fut enfermé avec saint Paul dans la prison Mamertine, près du Capitole.

La prison se transforma bientôt en un

véritable temple : la colonne à laquelle était lié l'ancien pêcheur de Bethsaïde devint une chaire ; deux des geôliers des apôtres, Processus et Martinianus, se convertirent et méritèrent peu après la couronne du martyre ; quarante-sept autres personnes de l'un et de l'autre sexe embrassèrent également la foi à la prédication des deux captifs.

Enfin le jour du supplice, ou plutôt du triomphe, arriva : c'était le 29 juin de l'an 65. Néron avait résolu de présider à l'exécution de ces deux principaux chefs d'une religion abhorrée. Les deux apôtres furent conduits ensemble hors de la ville par la porte d'Ostie ; mais les uns disent qu'ils souffrirent le martyre en un même lieu, près d'un marais qui était le long du Tibre, et qu'on appelait les Eaux-Salviennes ; d'autres que, à la demande des juifs du Transtévère, saint Pierre fut séparé de saint Paul pour aller mourir sur le sommet du mont Doré (Montorio), au-dessus du Cirque de Néron. Quand les deux

martyrs se quittèrent : « Paix à vous, dit saint Paul à saint Pierre, fondement des Églises et pasteur des agneaux et des brebis du Christ! — Allez, répondit saint Pierre; allez en paix, prédicateur des bons, chef des justes et médiateur du salut. » Saint Paul, en sa qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée. On crucifia saint Pierre, qui demanda la faveur d'être attaché la tête en bas, parce qu'il ne se jugeait pas digne d'être crucifié comme l'avait été Jésus-Christ.

Une pieuse tradition fait tenir ce discours à saint Pierre, lorsqu'il fut attaché sur sa croix : « O ineffable et profond mystère de la croix ! ô inséparable lien de la charité ! C'est ici l'arbre de vie, d'où le Seigneur Jésus, quand il y eut été élevé, attira tout à lui ; l'arbre de vie sur lequel a été attaché le corps du Sauveur, mon maître! Mais là aussi la mort a été crucifiée avec lui, et le monde tout entier a été délivré des liens de l'éternelle mort. O grâce incomparable! ô amour de la croix qui ne sait pas

reculer, grâces donc vous soient rendues, Seigneur Jésus, Fils du Dieu vivant! Non-seulement ma voix et mon cœur vous bénissent, mais encore avec eux l'esprit qui est en moi vous aime; il vous parle, il vous prie, il vous tient embrassé, il vous comprend, il vous voit. Vous m'êtes toutes choses et en tout, et il n'y a rien autre chose pour moi que vous seul, vous qui êtes le véritable Fils de Dieu, Dieu vous-même plein de bonté, vous à qui, avec le Père éternel et l'Esprit-Saint, est dû l'honneur et la gloire à jamais, dans les siècles des siècles. »

Quand saint Pierre eut expiré sur la croix, un de ses disciples, nommé Marcellus, et deux dames romaines, nommées Anastasie et Basilisse, détachèrent son corps, l'embaumèrent et allèrent le cacher dans les catacombes; la même nuit, une autre noble romaine, nommée Lucine, recueillit le cadavre mutilé de saint Paul, et l'ensevelit dans l'une des grottes de ses jardins, qui bordaient la voie d'Ostie. Les restes de

saint Pierre et de saint Paul furent plus tard réunis, et on les garde aujourd'hui dans l'église de Saint-Jean de Latran.

La persécution sévit avec tant de fureur, que Néron dut croire qu'il avait détruit le nom chrétien ; il ne se doutait pas que les deux misérables juifs qu'il avait fait mourir seraient un jour, et jusqu'à la fin des siècles, honorés comme les deux plus glorieux patrons de la ville où il régnait, et où son nom ne serait plus désormais prononcé qu'avec horreur, tandis qu'on chanterait par tout l'univers les louanges des deux courageux apôtres.

« Nous te louons, ô Roi des rois, ô Pasteur des pasteurs, ô Christ, dans la personne de ces deux princes de l'Église. Ils sont les fondements de Sion, ses colonnes, ses soutiens, ses tours et ses remparts ; ils sont les chefs du collége des douze, les flambeaux de la cour céleste, et les oracles du monde. Par eux, l'univers a été vaincu ; par ces deux grandes lumières, les ténèbres se sont dissipées. A Pierre, le principat ; à Paul, la

parole au milieu des nations. A Pierre, les clefs; à Paul, ravi jusque dans le ciel, la révélation des mystères. Leurs discours et leurs écrits ont rempli les mamelles de l'Église, notre mère, du lait abondant de la doctrine.

« Ils soumettent au Christ la citadelle même de l'empire; c'est là qu'ils établissent le centre du sacerdoce.

« Intrépides athlètes, ils renversent les faux dieux; fleuves limpides et bienfaisants, ils arrosent les champs de l'Église.

« La barque de Pierre ne se brise jamais; elle résiste à la fureur des flots; c'est l'arche dans laquelle se réfugie la foule des croyants. C'est à la voix de Pierre que le ciel s'ouvre ou se ferme; c'est la sentence de Pierre qui décide des éternelles destinées.

« Quelle récompense les attend au ciel! Pierre meurt sur la croix, Paul périt par le glaive; ainsi ces deux victimes consomment leur sacrifice. Voilà le triomphe des guerriers du Christ; voilà la couronne de nos

maîtres dans la foi : ainsi brillent ces deux lumières de l'Église.

« O Pierre, racine de l'unité ; ô Paul, rayon brillant de la vérité ; ô vous qui régnez au-dessus des astres, usez de votre pouvoir ; du haut du ciel, dirigez-nous. Vous nous avez engendrés dans la foi, vous nous avez formés par vos leçons, instruits par vos exemples, vous nous avez arrosés de votre sang ; maintenant réunissez-nous à Dieu [1]. »

Voilà les traces que laissent les saints : des peuples entiers chantent leurs louanges et invoquent leur appui ; les plus ignorants les connaissent, et les plus savants les prient. Parmi tous ceux qui portent aujour-les noms de Pierre et de Paul, qui vont baiser la pierre de leur tombeau, et qui célèbrent leur fête, combien y en a-t-il qui sachent ce que fut Néron? combien qui ne connaissent ce nom que parce que Néron fut leur bourreau !

Saint Pierre avait gouverné l'Église de Rome pendant vingt-cinq ans entiers, de

[1] Prose *Te laudamus, o Regnator*.

l'an 40 à l'an 65 ; c'est le plus long pontificat de l'histoire ecclésiastique, et c'est pour cela qu'à l'exaltation des Souverains-Pontifes, on prononce ces mots célèbres ; *Annos Petri non videbis,* vous ne verrez pas les années de Pierre.

Le simple récit des faits nous a montré la supériorité de Pierre sur les autres apôtres, et par conséquent la primauté du siége de Rome sur tous les autres siéges épiscopaux. Jésus-Christ, dès la première fois qu'il parle à Simon, fils de Jean, change son nom en celui de Pierre; plus tard, il dit que c'est sur cette pierre qu'il bâtira son Église; plus tard encore, il lui donne le soin de paître et ses agneaux et ses brebis. Quand le Sauveur est retourné au ciel, c'est saint Pierre qui prend le premier la parole au milieu du cénacle; c'est lui qui parle le premier le jour de la Pentecôte; c'est toujours lui qu'on voit partout, dans le Nouveau-Testament, à la tête du collége apostolique : si la primauté de Pierre ne ressort pas de tous ces témoignages, il faut dire

que l'Écriture sainte ne prouve plus rien. Aussi Calvin lui-même, et avec lui les protestants les plus considérés, ont-ils reconnu cette primauté. « Pierre, dit Calvin, a été le principal entre les apôtres, je ne le nie pas; j'avoue même qu'en considération de l'excellence des dons dont le Seigneur l'avait comblé, il avait un fort grand pouvoir; ce qui faisait que, toutes les fois qu'ils étaient réunis, l'assemblée lui rendait respect, honneur, soumission [1]. » Les Pères de l'Église sont unanimes en ce point : Pierre, pour eux, est le premier des apôtres, le prince et chef des apôtres, le prince de l'apostolat, celui à qui la primauté a été donnée, sur qui, seul, Jésus-Christ a bâti son Église, le bienheureux portier du ciel, le prêtre de toute l'Église, le pasteur suprême du troupeau, le pêcheur de l'univers entier, le prince de la foi, la source de l'autorité, le chef spirituel du monde entier, le docteur universel, l'Église personnifiée : « Où est Pierre, là est l'Église, » comme le dit saint Ambroise.

[1] Traité de la Réforme de l'Église.

Que cette primauté ait été transmise à ses successeurs, cela ne peut faire l'objet d'un doute, puisque Jésus-Christ a promis à son Église d'être avec elle jusqu'à la fin des siècles, puisque les successeurs immédiats de saint Pierre ont exercé cette autorité sans réclamation, et que les Pères sont aussi unanimes là-dessus que sur le premier point. L'Église de Rome est appelée la chaire de saint Pierre, l'Église principale, l'Église où est le lien de l'unité, le gond et la clef de toutes les Églises, le siége suprême apostolique, le premier siége de tous les siéges, la tête de l'Église universelle, et l'évêque de Rome est appelé le successeur ordinaire et vicaire de Pierre, le grand prêtre, le Souverain-Pontife, Abel en primauté, Aaron en dignité, Pierre en puissance [1], etc.

Mais est-ce bien l'évêque de Rome qui est le successeur de Pierre? En d'autres termes, saint Pierre a-t-il été à Rome et

[1] Voyez l'abbé Constant, *Histoire de l'Infaillibilité des Papes*.

est-ce là qu'il est mort? Voilà ce qu'on a voulu contester, parce que c'est là, en effet, que pouvait se trouver une forte objection. Voltaire a écrit : « Les *Actes des apôtres* ne parlent point de son voyage à Rome... L'opinion que saint Pierre vint à Rome sous Néron, et qu'il y occupa la chaire pontificale vingt-cinq ans, est insoutenable, puisque Néron ne régna que treize années. » Ce sont là les pauvres objections que l'on répète, comme si l'on ne savait pas que les *Actes des apôtres*, à partir du concile de Jérusalem, ne s'occupent plus guère que de saint Paul; comme si saint Pierre, ainsi qu'on l'a vu, n'avait pu venir à Rome avant le règne de Néron. Comment peut-on espérer de renverser avec ces pauvretés une tradition dont on ne peut assigner le commencement, si ce n'est en remontant jusqu'à saint Pierre lui-même, un fait que tous les écrivains chrétiens attestent de siècle en siècle, et qu'ont reconnu les plus grands ennemis de l'Église romaine; un fait, enfin, sans lequel on ne pourrait plus

s'expliquer l'histoire même de l'Église? Voici ce que dit Luther : « Il est certain que Dieu a honoré l'Église romaine sur toutes les autres, car c'est en cette Église que saint Pierre et saint Paul, quarante-six papes et des millions de martyrs ont répandu leur sang et ont triomphé de la mort et de l'enfer... Je ne nie pas que l'évêque de Rome ne soit, n'ait été et ne doive être le premier [1]. » Le savant Grotius, écrivain protestant, dit à son tour : « Aucun véritable chrétien ne niera que saint Pierre ait été à Rome [2]; » et le protestant Basnage : « Le nier, c'est renverser toute autorité historique [3]. »

Ces témoignages suffisent, après les faits qui ont été racontés.

[1] Résolution sur treize propositions.

[2] Annot. in N. Testam. ad 1 Petri.

[3] Annal. ecclesiast., ad ann. 62.

V

LES PREMIERS SUCCESSEURS DE SAINT PIERRE.

Trois Papes occupèrent la chaire de saint Pierre jusqu'à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne : saint Lin, qui avait déjà gouverné l'Église de Rome pendant l'absence de l'Apôtre, saint Clet ou Anaclet, et saint Clément.

Saint Lin, qui gouverna l'Église de l'an 65 à l'an 76, fut témoin de deux terribles exemples de la vengeance de Dieu.

L'infâme et cruel Néron avait comblé la mesure de ses crimes. L'un de ses généraux, Galba, qui commandait en Espagne, se révolta. Quand Néron l'apprit, il perdit la tête ; il sentit que tout le monde allait l'abandonner et que son règne était fini.

La nuit, il ne put dormir : il appela ses gardes, ils avaient disparu. Il pria un gladiateur de lui ôter la vie. Personne ne

voulut lui rendre ce service. Alors il courut vers le Tibre pour s'y précipiter; mais la peur de la mort le retint, et il partit pour se cacher dans une ferme à quelque distance de Rome, chez un de ses affranchis. Un violent orage vint augmenter sa terreur. En même temps il entendait les passants demander où était Néron, et il s'attendait à tout moment à être découvert. Il dut pénétrer dans la maison de son affranchi en s'y glissant par le soupirail d'une cave. On l'exhortait à se dérober par une mort volontaire aux outrages qui l'attendaient; il y consentit d'abord, mais il prit son temps pour faire creuser sa fosse. Pendant les funèbres préparatifs, il répétait de temps en temps : « Faut-il qu'un si grand artiste périsse! » Cependant on vient lui dire que le Sénat l'a condamné comme ennemi public, et que nu et le cou serré dans une fourche, il doit être battu de verges jusqu'à la mort. Effrayé, il saisit deux poignards; il en essaie la pointe, puis il les met de côté en disant que l'heure fatale n'est pas

encore venue. Le bruit des chevaux qui approchent lui redonne du courage, et il s'enfonce un poignard dans la gorge. Un centurion se présente et veut bander sa plaie : « Trop tard, murmure Néron ; voilà donc la fidélité ! » Et il expire dans sa trente-unième année. (An 68 de l'ère chrétienne.)

Ainsi mourut le bourreau de saint Pierre et de saint Paul.

Le second châtiment divin tomba sur Jérusalem. Jésus-Christ avait prédit la ruine prochaine de cette ville coupable, ainsi que la dispersion du peuple déicide, et les soixante-dix semaines d'années de Daniel allaient être écoulées. Les Juifs supportaient impatiemment le joug des Romains ; ils tentèrent plusieurs fois de le secouer ; une révolte plus importante que les autres éclata vers la fin du règne de Néron, qui envoya Vespasien pour l'apaiser. Vespasien mit le siége devant Jérusalem, et il le poussait vigoureusement, lorsqu'il fut proclamé empereur par son armée. Il confia la conduite du siége à son fils Titus, et

alla détrôner Vitellius, qui avait succédé à Othon, successeur de Galba. Une multitude immense était enfermée dans Jérusalem ; une famine horrible s'y fit bientôt sentir, la discorde vint y ajouter ses horreurs, et la ville devint une véritable image de l'enfer. Il fallut avoir recours aux expédients les plus affreux pour se procurer de la nourriture ; on arracha les morts de leurs tombeaux pour s'en faire un horrible aliment. Une femme, une mère, égorgea son propre enfant, encore à la mamelle, le fit rôtir, en mangea la moitié, et présenta le reste à des soldats affamés que l'odeur de cet exécrable mets avait attirés : « Mangez, dit-elle, c'est mon enfant ; ne soyez pas plus tendres qu'une femme, ni plus compatissants qu'une mère. » Titus, en apprenant ce dernier trait, jura d'ensevelir Jérusalem sous ses ruines. La ville fut prise ; un soldat, malgré les ordres de Titus, mit le feu au temple, qui fut consumé. Onze cent mille juifs avaient péri pendant le siége ; quatre-vingt-dix-sept mille furent vendus comme

esclaves : ce fut la fin de l'existence politique des Juifs.

Les chrétiens qui avaient quitté la ville maudite avec leur évêque Siméon, y revinrent après le siége; un grand nombre de juifs, éclairés enfin par ce terrible accomplissement des prophéties, ouvrirent les yeux à la lumière de la foi.

On sait peu de chose sur saint Lin lui-même; le canon de la messe indique qu'il a été martyrisé, et qu'on l'enterra sur le mont Vatican, près du tombeau de saint Pierre. C'est pendant son pontificat que l'on place la mort de deux autres apôtres, saint André et saint Barthélemy. Saint André subit le martyre, attaché à une croix formée de deux branches croisées en forme d'X, ce qui a fait donner son nom aux croix qui ont cette forme. Saint Barthélemy reçut la couronne du martyre dans la grande Arménie, où il était venu pour porter la foi à un peuple obstinément attaché à l'idolâtrie. Il fut attaché à une croix après avoir été écorché vif.

Saint Clet ou Anaclet [1] succéda à saint Lin sur la chaire de saint Pierre, qu'il occupa jusqu'à l'an 91. Compris dans un ordre d'exil publié sous Vespasien contre les chrétiens, il revint à Rome au commencement du règne de Titus, en 79. Il montra sa charité dans une peste qui ravageait Rome, et dans une succession de fléaux qui fondirent alors sur la capitale de l'empire et sur les environs. On peut comparer Titus et Anaclat. Titus, fils de Vespasien, ne s'était guère fait connaître, depuis le siége de Jérusalem, que par ses débauches; arrivé à l'empire, il changea de vie, s'appliqua aux soins du gouvernement, et prit tellement l'habitude de faire du bien, qu'il prononça

[1] Des auteurs pensent que saint Clet n'est pas le même que saint Anaclet. Nous suivons l'opinion adoptée et prouvée, croyons-nous, par les PP. Lazzari et Papebrok. D'après cette opinion, Clet, élu pour succéder à saint Lin, se trouva compris dans un ordre d'exil rendu contre les chrétiens sous Vespasien. De retour à Rome, sous Titus, il prit le nom d'*Anaclet*, qui signifie *rappelé*, au lieu de celui de *Clet*, *appelé*.

un soir ce beau mot, en s'apercevant qu'il n'avait rencontré ce jour-là aucune occasion d'obliger quelqu'un : « Mes amis, j'ai perdu ma journée ! » Aussi fut-il surnommé les *Délices du genre humain*. Mais il ne régna que deux ans, et qui sait s'il eût persévéré longtemps dans ses heureuses dispositions? D'ailleurs, remarque à cette occasion un historien de l'Église, il y a ici un rapprochement curieux à faire. Si un prince chrétien, pour son propre amusement et celui de sa cour, faisait égorger des hommes par des hommes ou par des bêtes féroces, on le regarderait comme un monstre. Titus faisait tout cela, lorsqu'il donnait des combats de gladiateurs ou qu'il forçait des milliers de prisonniers de guerre à s'égorger les uns les autres en l'honneur de son père et de son frère. Et non-seulement son siècle ne lui en a point fait un crime, mais ce fut peut-être une des raisons pour le surnommer les délices du genre humain; tant il y a loin de l'idée que se formaient de l'humanité et de la vertu les païens les plus

parfaits, à l'idée qu'en a le vulgaire chrétien [1]. Pendant trois cents ans, les Papes ont donné leur sang pour rectifier ces fausses idées d'humanité et de vertu; pendant tout le moyen âge ils ont lutté pour adoucir les mœurs barbares, aussi féroces, quoique moins corrompues que les mœurs romaines; ils luttent toujours pour empêcher l'invasion d'idées qui ranimeraient la corruption antique, la férocité barbare et le despotisme païen; l'humanité leur en est-elle assez reconnaissante?

On peut placer vers cette époque la mort de saint Jude, de saint Philippe, de saint Simon et de saint Thomas. Saint Jude, frère de saint Jacques le Mineur, et par conséquent parent de la sainte Vierge, prêcha l'Évangile dans la Judée, la Samarie, l'Idumée, la Syrie et la Mésopotamie. Il écrivit aux fidèles une épître pour les prémunir contre les hérétiques qui cherchaient à altérer la vraie foi, et qu'il traite, dans

[1] Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, livre XXVI.

un langage énergiquement figuré, de météores errants qui, après avoir ébloui un instant, vont se perdre dans la nuit éternelle. Il souffrit le martyre en Perse, peut-être près du mont Ararat, en Arménie, pays qui faisait alors partie de l'empire des Parthes; il fut attaché à une croix et percé de flèches [1]. Saint Philippe et saint Simon moururent aussi martyrs. Saint Thomas avait été porter l'Évangile chez les Parthes, les Mèdes, les Perses, les Hyrcaniens, les Bactriens, et jusqu'aux extrémités de l'Inde, car il est probable qu'il visita même l'île de Ceylan. Il eut le bonheur de donner sa vie pour son divin Maître, à Calamine, dans l'Inde, ville qui prit plus tard le nom de Méliapour, et que les Portugais ont appelée San-Thomé ou Saint-Thomas.

Saint Anaclet se montra digne de ces illustres apôtres. Le premier acte de Domitien, en montant sur le trône, avait été de bannir de Rome les *philosophes;* les chrétiens se trouvèrent enveloppés dans cet édit

[1] D'autres le font mourir en Libye.

de proscription, et saint Anaclet fut l'un des martyrs de cette persécution. Il avait établi vingt-cinq prêtres pour régler le ministère pastoral dans les différents quartiers de Rome.

Saint Clément, qui occupa la chaire de saint Pierre jusqu'en l'an 100 de l'ère chrétienne, était un disciple de saint Paul, qui parle de lui avec éloge dans son épître aux Philippiens. Il eut à lutter, pendant tout son Pontificat, contre les hérétiques et contre les païens. Les hérésies sortaient, les unes du judaïsme expirant, les autres des efforts du paganisme pour se défendre. Beaucoup de juifs, devenus chrétiens, tenaient toujours plus ou moins aux formes de la religion mosaïque; après la ruine de Jérusalem, ils se divisèrent en trois sectes : les Ébionites, qui regardaient comme obligatoires toutes les cérémonies de la loi, et qui ne croyaient pas à la divinité de Jésus-Christ; les Nazaréens, qui regardaient Jésus comme Dieu, mais qui mêlaient à son histoire des détails apocryphes, et qui main-

tenaient les obligations de la loi mosaïque pour les juifs; enfin, les Cérinthiens, partisans de Cérinthe, juif d'Antioche, qui maintenaient les prescriptions mosaïques, et qui ne reconnaissaient Jésus comme Fils de Dieu, qu'à partir de son baptême par saint Jean-Baptiste. Les philosophes païens, en expliquant la doctrine chrétienne à leur manière, l'altéraient aussi : les *docètes* détruisaient l'humanité de Jésus-Christ en ne lui donnant qu'un corps apparent; Ménandre, disciple de Simon le Magicien, ne faisait de Jésus qu'un ange supérieur aux autres, et les erreurs des *gnostiques*, dont on aura occasion de parler plus tard, commençaient à se répandre. Saint Clément combattit ces erreurs; saint Jean, parvenu alors à l'âge de quatre-vingt-dix ans, écrivit son Évangile pour réfuter les Ébionites et les Cérinthiens; la foi catholique fut vigoureusement défendue.

Elle allait d'ailleurs se retremper encore une fois dans le sang des martyrs. L'an 95, Domitien, devenu l'émule de Néron en dé-

bauches et en cruautés, lança le second édit de persécution générale, et le sang coula de tous côtés, même dans le palais impérial. On compte, en effet, parmi les premières victimes de la persécution, Flavius Clemens, cousin de l'empereur et son collègue cette année même dans le consulat, et les deux Flavies Domitilles, l'une femme, l'autre nièce de Flavius Clemens. La dernière fut exilée dans l'île de Pontia, située près de la côte d'Italie, où elle vécut dans les exercices de la piété chrétienne, avec deux de ses serviteurs, Nérée et Achillée, qui furent plus tard martyrisés avec elle sous Trajan.

Mais le martyre le plus célèbre de cette époque fut celui de saint Jean l'Évangéliste. C'était le plus jeune des apôtres; il ne devait avoir qu'environ vingt-cinq ans lorsque Jésus l'appela, et sa chasteté le rendit le disciple de prédilection du Sauveur. Une étroite amitié avait régné entre saint Pierre et saint Jean; leur ardent amour pour Jésus-Christ en était le lien. On sait que saint

Jean n'abandonna point le Sauveur pendant sa Passion, qu'il le suivit même jusqu'au Calvaire avec la sainte Vierge, dont il devint l'enfant d'adoption, après ces paroles de Jésus : « Femme, voilà votre fils. » Il fit de Jérusalem sa résidence habituelle, au moins jusqu'à la bienheureuse mort et à la glorieuse Assomption de la sainte Vierge, arrivée, selon l'opinion commune, l'an 47 de l'ère chrétienne; mais cela ne l'empêchait pas de quitter de temps en temps la ville sainte pour évangéliser les contrées voisines; on pense même qu'il alla jusqu'au golfe Persique. Il se trouvait à Jérusalem avec saint Pierre, lorsque saint Paul s'y rendit et reçut du prince des apôtres la confirmation de son apostolat parmi les gentils; il y était aussi en 51, au concile, et il y revint en 62, lorsque les apôtres choisirent un successeur à saint Jacques le Mineur, qui venait de donner sa vie pour Jésus-Christ. Après la ruine de Jérusalem, il évangélisa plus particulièrement l'Asie mineure, et résida longtemps à Éphèse, dont

l'évêque était Timothée, disciple de saint Paul. C'est alors qu'il combattit les hérétiques par ses discours et par ses écrits. En 95, le proconsul d'Asie le fit arrêter et conduire à Rome. L'apôtre parut devant Domitien qui, loin de se laisser attendrir par la vue de ce doux et vénérable vieillard, commanda de le jeter dans une chaudière d'huile bouillante, devant la porte Latine. Mais l'huile bouillante se changea pour le saint en un bain rafraîchissant; il en sortit plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré. L'empereur frappé, mais non touché de ce prodige qu'il attribua à la magie, fit reléguer l'apôtre dans l'île de Pathmos, l'une des îles de la mer Égée, où Dieu révéla à saint Jean les destinées futures de Rome et du monde.

L'exil de saint Jean ne dura que jusqu'à la mort de Domitien, c'est-à-dire à l'année suivante; il revint alors à Éphèse. Saint Timothée venait de mourir martyr; saint Jean prit le soin de son Église. Rien de plus touchant que ce que l'on raconte de la

charité, de la simplicité et de la douceur du disciple bien-aimé du Sauveur. Agé de près de cent ans, il ne craignait pas d'entreprendre les plus pénibles courses pour sauver les âmes et faire aimer son divin Maître. Dans une de ces courses, un chasseur le rencontra tenant à la main et caressant une perdrix apprivoisée. Le chasseur manifesta son étonnement de voir le saint s'amuser à de semblables choses : « Que portez-vous là à la main? » lui demanda l'Apôtre. — « Un arc, répondit le chasseur. — Pourquoi n'est-il pas tendu? — Parce que la corde se relâcherait, si je le gardais constamment tendu. — Ne soyez donc pas surpris, répliqua saint Jean, que j'accorde quelque repos à mon esprit, pour le préparer à un travail nouveau. » Quand la faiblesse de son grand âge ne lui permit plus de faire de longs discours, il ne laissa pas de se faire porter à l'assemblée des fidèles, et il répétait chaque fois ces paroles : « Mes frères, aimez-vous les uns les autres. » On lui demanda à la fin pourquoi il répétait

toujours la même chose : « C'est le précepte du Seigneur, répondit-il, et si vous l'accomplissez, cela suffit. »

Voilà les hommes que les tyrans de Rome persécutaient.

Saint Jean mourut en paix à Éphèse, la troisième année du règne de Trajan, la centième de l'ère chrétienne.

Le pape saint Clément mourut la même année. Il avait été converti par saint Pierre, à Césarée, et avait depuis suivi saint Paul, avec qui il vint à Rome. Il échappa à la persécution de Domitien. On a de lui plusieurs écrits, entre autres une épître aux Corinthiens, digne en tout des temps apostoliques : « Que chacun, dit-il à la fin, garde l'ordre et le rang où il a été placé par le don de Dieu ; que celui qui est fort prenne soin du faible ; que le riche assiste le pauvre, et que le pauvre bénisse Dieu de ce qu'il veut bien pourvoir à ses besoins... Les grands ne peuvent subsister sans les petits, ni les petits sans les grands. Dans le corps humain, la tête ne peut rien sans

les pieds, ni les pieds sans la tête. Le corps ne peut se passer du service des plus petits membres. » Saint Clément fut exilé la troisième année du règne de Trajan, sous qui la persécution recommença, et l'on pense qu'il reçut la couronne du martyre dans la Chersonèse Taurique, aujourd'hui la Crimée.

Voici ce qu'on lit dans les *Actes* de son martyre. L'ordre d'exil avait été prononcé par Trajan. Lorsque Clément arriva dans la Chersonèse, il y trouva plus de deux mille chrétiens, depuis longtemps condamnés comme lui, ou occupés à travailler le marbre : « Priez pour nous, Souverain-Pontife, afin que nous devenions dignes des promesses du Christ, » lui dirent-ils avec des gémissements et des pleurs. Clément répondit : « Ce n'est point sans raison que le Seigneur m'a conduit en ces lieux ; c'est afin que, prenant part à vos souffrances, je puisse vous apporter des consolations et vous donner l'exemple de la patience. »

Le christianisme fit bientôt de grands progrès dans la contrée ; les païens se con-

vertissaient en foule et brisaient leurs idoles, de sorte que Trajan fut obligé d'envoyer un gouverneur muni d'instructions sévères pour mettre ordre au mal. Le gouverneur multiplia les supplices et fit périr un grand nombre de chrétiens; mais, voyant qu'ils s'offraient tous avec joie au martyre, il résolut d'épargner la multitude, et de la ramener par l'exemple de Clément, qu'il voulut contraindre à sacrifier aux faux dieux. La constance du saint l'irrita, et il dit à ses satellites : « Qu'on le mène au milieu de la mer, qu'on lui attache une ancre au cou, et qu'on le précipite au fond, de peur que les chrétiens ne l'honorent comme un dieu. » L'ordre fut exécuté en présence d'une multitude de chrétiens accourus sur le rivage. Comme tous criaient et se lamentaient, deux disciples du saint Pape leur dirent : « Prions tous ensemble, afin que le Seigneur daigne nous montrer les reliques de son martyr. » Tout à coup la mer se retira, et le peuple retrouva le corps de Clément, avec l'ancre placée près

de lui. « Ses disciples, continuent les *Actes*, furent avertis par une révélation de ne point enlever le corps. »

Domitien périt misérablement. Il s'était rendu si odieux par ses cruautés, que ses propres affranchis, ses propres officiers et sa femme même conspirèrent contre lui, et le tuèrent dans la quarante-cinquième année de son âge, la quinzième de son règne, le 18 septembre 96. Un vieillard lui succéda, c'était Nerva, qui adopta Trajan, l'un des plus grands empereurs qu'ait eus la Rome païenne, et qui n'en persécuta pas moins les chrétiens, comme on vient de le voir, et comme on le verra dans la suite.

L'Église était fondée; l'Évangile avait été porté dans toutes les parties du monde connu; une glorieuse couronne de martyrs, de saints et de vierges entourait déjà le trône de Dieu; l'hérésie avait été confondue; le paganisme tremblait et se préparait à livrer de furieux assauts aux disciples de Jésus-Christ; mais la main de Dieu s'était si visiblement montrée pen-

dant ces premières années, que les fidèles ne pouvaient plus douter de la victoire définitive. Quant aux Papes, successeurs de saint Pierre, ils allaient conquérir leur trône par deux autres siècles de combats, et prendre possession de Rome, en arrosant de leur sang cette terre de l'idolâtrie, de l'orgueil et de la luxure. Ce sont là les œuvres de Dieu.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Impr. Divry et Ce, rue Notre-Dame des Champs, 49.